Titre : **13e DEMI-BRIGADE DE LIGNE** **HISTORIQUE** **1794 – 1803**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1789 - 1815**
Auteur :	Origine : **S.H.D.** **P.N.**
Référence : **4 M 15**	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2016**

Ancestramil

La 13e DEMI-BRIGADE NOUVELLE

Organisation

De la loi de 1794, étaient née 238 demi-brigades, sans compter de nombreux bataillons de volontaires qui avaient continué à exister en dehors de toute formation régulière. L'organisation dura deux ans à peine et un décret du 1er février 1796 ordonna de refondre les troupes d'infanterie en 140 demi-brigades nouvelles (110 de ligne, 30 légères).
Les généraux commandant les armées, seuls en mesure – au milieu du désordre universel – de connaitre les éléments qu'ils avaient sous la main, furent chargés de ce deuxième embrigadement dans lequel le numérotage des demi-brigades nouvelles fut réglé suivant un mode particulier absolument différent de la série adoptée pour les demi-brigades anciennes.
L'ancienne demi-brigade contribua à former la 80e nouvelle et la 13e demi-brigade nouvelle fut constituée le 1er frimaire an V (21 novembre 1796) avec les éléments suivants :

(Contrôle des hommes de troupe de la 13e demi-brigade nouvelle).

49e ancienne
1er bataillon de la 25e demi-brigade (ancien Poitou)
4e bataillon du Nord dit de Bergues et Dunkerque
5e bataillon de l'Oise

106e – ancien régiment du Cap
1er bataillon
2e bataillon

29e ancienne
Ancien régiment du Dauphin
1er bataillon
2e bataillon

1er bataillon des fédérés des 83 départements
6e bataillon de Rhône et Loire (grenadiers)
2e bataillon de la formation d'Orléans
19e bataillon des réserves.

Parmi ces bataillons, les uns, de formation récente, n'avaient pour unique tradition que la mémoire des rudes guerres de 1793-1794 ; mais ils étaient animés d'un ardent amour de la patrie, les autres, vieux débris[1] des anciens régiments de la monarchie, apportaient avec eux le souvenir de plusieurs siècles de gloire. Le fait est important à noter, car c'est précisément du

[1] Poitou. Fondé en 1585 par Charles de Choiseul comte de Praslin, cesse en 1692 d'être régiment de gentilshommes pour prendre le nom de Poitou, etc.
Dauphin. Créé le 15 juin 1667, incorpore le régiment de Lignières levé par M. de la Rauville au commencement de 1617, etc.
Le Cap. Formé le 18 août 1772.

mélange de l'enthousiasme des premiers avec la vertu guerrière des seconds qu'est sorti cet admirable esprit de discipline et d'abnégation qui est la caractéristique de nos armées vers la fin du 18e siècle et au commencement du 19e.

Dans le nouvel embrigadement, chaque demi-brigade de ligne, qui depuis 1793 avait pour tenue uniforme l'habit national bleu, fut composée de 3 bataillons à 9 compagnies dont une de grenadiers. Son effectif normal était de 3 232 hommes. A chaque bataillon était jointe une pièce de 4. Les 3 autres pièces destinées à la demi-brigade étaient servies par une compagnie de canonniers forte de 48 hommes dont 3 officiers. Une compagnie auxiliaire de 100 hommes était également attachée à chaque demi-brigade. Ces compagnies auxiliaires furent bientôt remplacées par des bataillons dits de garnisons. Ces bataillons supprimés à leur tour quelques mois après (1797) furent remplacés par ses dépôts composés de 1 capitaine chargé de l'habillement, 1 lieutenant ou sous-lieutenant, 1 sergent, 1 caporal fourrier et 4 caporaux.

Il eut été intéressant de connaitre les noms des officiers qui firent partie du nouveau corps et de reconstituer ainsi dans les détails le régiment à son début. Malheureusement, la bibliothèque du ministère de la guerre et probablement toutes les autres ne contiennent, en fait d'annuaires, que les séries suivantes :
1758 à 1793
An 8 à 1805
1819 à 1870
1873 à ……..

Il faut donc arriver jusque vers 1800 pour avoir le nom des chefs qui les premiers ont guidé au combat le 13e d'infanterie.
Voici en officiers la composition de la demi-brigade à cette époque :

Etat militaire de la République française pour l'an VIII.

Chef de brigade : **DELEGORGUE**

Chef de bataillon
1er **ASTIER**
2e **LAMORANDIERE**
3e N.

Adjudants-majors
1er **HEROUARD**
2e N.
3e **RENARD**

Quartiers-maîtres trésorier : **BEURNE – STUMZE**

Chirurgiens-majors

Ancestrami

Capitaines

1er bataillon
REMY (Grenadiers)
LEMAIRE
ACCORY
BERTIER
ALEXIS
JULIAN
BERNIER
GUILLERMIN
BINET

2e bataillon

CHAUMARTIN (grenadiers)
DUBU
LASSALLE
GRAY
PRAT
LAMBERT
CAPDEVILLE
PRIMONT
GEORGES

3e bataillon

LONGE ou CONGE (grenadiers)
PEHAUD
GRANGER
GUILLET
GRANDPAIN
GILLARD
DUMERY
DELOT

Lieutenants

1er bataillon

THOIN
BINSLERET
LAVERRIERE
FAVIL
PINET
BOURROT

Ancestramil

PARIZOT
VERSAILLES
GODARD

2e bataillon

BOURIAN
BEAUCOUSIN
LAJARHE
GEFFROY
BEGERE
COURTY
ANDRE
GARRET
QUILLET

3e bataillon

DOUBLET
MOREAU
LATHIER
LAFARGUE
PUZENAT
MELOT
HERBIN
N.
LEVEQUE

Sous-lieutenants

EDMOND
BLAIRON
THUILLIER
VILLANNE
RENAUD
RENAUD
ROZE
MAITROL
ARNOULT
AUBIN
BELIN
TROUBLET
SIMON
GUILLERAND
PARIZOT
BOCH
PHILIPPE

Ancestramil

RIVOIRE
BONNITHON
PARET
HENRI
LEBEAU
THIEBAULT
BELLOT
MESLOT
NAUD
ALBERT

CAMPAGNE D'ITALIE (1797)

~~~VERONE~~~

KELLERMANN, général en chef de l'armée des Alpes
BONAPARTE, commandant en chef de l'armée d'Italie
DELEGORGUE, chef de brigade.

A peine constituée, la 13e fut désignée pour faire partie de l'armée des côtes de l'Océan et envoyée dans l'Ouest pour y réprimer les troubles révolutionnaires. Elle y restera quelques jours à peine.
« Le 10 frimaire, elle partit de Cherbourg à Coutances, Avranches, Granville et des côtes qu'elle gardait pour se rendre à l'armée d'Italie. Le 4 pluviôse an V (23 janvier 1797), elle arrivait à Milan où resta le 3e bataillon (extrait du rapport du colonel Delegorgue, 3 messidor an V.

Passage du Mont-Cenis

Le 1er bataillon traversa le Mont-Cenis par une tourmente épouvantable. Son attitude fut superbe et lui valut les éloges du général en chef et du ministre de la guerre.
Le général en chef de l'armée des Alpes au ministre de la guerre, 7 pluviôse an V.

« Citoyen ministre, je vous ai rendu compte que la dernière colonne qui a traversé les Alpes avait passé le Mont-Cenis sans aucun accident ; mais je ne vous ai point instruit de la conduite digne d'éloges du 1er bataillon de la 13e demi-brigade.
« Au moment où le corps gravissait le Mont-Cenis, le coup de canon de signal a annoncé que la tourmente commençait à éclater et que le passage devenait dangereux ; les guides ont voulu faire rétrograder colonne, mais le soldat impatient s'est écrié d'une voix unanime qu'il était curieux de voir une tourmente et il a continué sa marche.
« La musique s'est fait entendre, les tambours ont battu le pas de charge, et la troupe, serrée et dans le plus grand ordre, a passé sans aucun inconvénient fâcheux.

Ancestramil

« Les habitants du pays assurent qu'ils n'ont jamais vu un temps aussi affreux que celui qui a assailli ce bataillon à son passage.
« Ainsi les soldats de la République ne se contentent pas de terrasser les ennemis, ils bravent encore les obstacles que peut leur opposer la nature ».
Salut et fraternité
Kellermann

Le 19 pluviôse, le ministre de la guerre adressait au commandant du 1er bataillon à Milan la lettre suivante :

« Le général Kellermann en me rendant compte de la marche à travers les Alpes du 1er bataillon de la 13e demi-brigade pour se rendre en Italie ne m'a pas laissé ignorer, citoyen, que les guides qui conduisaient cette troupe avaient voulu la faire rétrograder au moment où elle arrivait au pied du Mont-Cenis, attendu que le signal annonçait qu'un ouragan commençait à éclater et que le passage devenait dangereux et impraticable pour les voyageurs ; mais que cette troupe, loin d'être arrêtée par un semblable obstacle, a continué sa marche en gravissant audacieusement cette montagne et est parvenue à la traverser en surmontant tous les dangers qui s'opposaient à son passage.
« J'ai lieu de croire, citoyen, que l'exemple des chefs continuera à entretenir toujours parmi cette troupe l'esprit de zèle et de courage dont elle a fait preuve dans cette circonstance et qu'elle continuera à montrer la même intrépidité lorsqu'il s'agira de combattre les ennemis de la République ».
Salut
Aubert Dubayet

Le 10 pluviôse (29 janvier), le 2e bataillon arrivait au camp de Pradella sous les ordres du général de division **DALLEMAGNE** et du général de brigade **CHEVALIER** ; il fut à la tranchée le même jour. Le 1er bataillon était au château de Prada sous les ordres du général **CHABOT**. Le 3e, comme je l'ai dit déjà, était resté à Milan.
Mantoue capitule le 14 pluviôse (2 février). A la suite de cette capitulation, le 10 ventôse (28 février), les deux premiers bataillons de la 13e, forts ensemble de 954 hommes, font partie de la division dite de l'Adige, du Pô, de l'Oglio et du Mantouan, sous les ordres du général de division **DELMAS**. Le 3e bataillon est attaché à la division **KILMAINE** ; il comprend 690 hommes.
Au 15 germinal (4 avril), la situation a peu changé ; le 3e bataillon (31 officiers 684 hommes) est toujours à Milan sous les ordres de Kilmaine dans la division dite de Lombardie. Il fournit 2 petits détachements, l'un à Pavie, l'autre à Busto. Les 1er et 2e bataillons, sous les ordres du général de division **BALLAND** font partie de la division chargée de garder l'Adige et le Pô, l'Oglio et le Mantouan. Ils comptent 928 présents. (Situation et correspondance officielles).

Insurrection de Vérone
Pâques veronaises

Le 28 germinal éclate l'insurrection de Vérone, où les 2 premiers bataillons de la 13e tenaient garnison (37 officiers 1316 hommes, avec un détachement à Proto-Legnago.) Pendant que Bonaparte poursuit dans le Tyrol et la Carynthie la dernière armée autrichienne, la bat à Botzen, Tarris et Nemmarck et impose à la cour impériale l'amnistie de Lesben, la république de Venise

soulève une partie de l'Italie sur les derrières de l'armée française ; 30000 Esclavons, Tyroliens, Vénitiens et paysans insurgés pénètrent dans Vérone. Les hommes de garde, les malades, les blessés sont poursuivis dans les rues et massacrés aux cris de « Mort aux Français ». Le général Balland commandant supérieur, ordonne aux troupes qui composent la garnison d'évacuer la ville et de se retirer dans les forts. Dans cette triste journée, connue sous le nom de Pâques Véronaises, le colonel Delegorgue, toujours au premier rang, au plus épais de la mêlée, se prodigue, sauve la vie à plusieurs de ses soldats, (il ne reçut plus tard des félicitations du général Bonaparte) et se retire au vieux château qu'il a mission de défendre avec le 1er et une partie du 2e bataillon.

Blocus du vieux château

Ci-joint son rapport et celui du command de la place **Auguste CARRERE** sur le blocus du château.
Rapport du colonel Delegorgue (3 messidor an V) « 450 hommes des 2 premiers bataillons se trouvaient dans le vieux château, commandés par le chef de brigade et le chef du 1er bataillon, sans vivres et avec peu de munitions.
« Ils s'y sont battus jusqu'au 6 floréal (25 avril), se sont procuré des vivres par de fréquentes sorties, et ont enlevé 4 pièces de canon aux rebelles. Le chef de bataillon **MARTIN** du 1er bataillon, le sous-lieutenant **LEMAIRE** des grenadiers et le lieutenant **HIBOUX** y furent blessés et le lieutenant **DESHAYES**, blessé dangereusement, 3 hommes tués, 8 morts de leurs blessures, 25 blessés.
« Le 3e et partie du 2e bataillon bloquaient cette place. Le 2e bataillon eut 1 tué, 5 morts de leurs blessures, 16 blessés.
« Le caporal **LEBRET** des grenadiers du 1er bataillon, blessé aux tempes d'une balle qui était restée, accourt à l'officier de santé et lui dit « Faites-moi le plaisir de me retirer vite cette balle que je retourne à la charge avec mes camarades prendre un obusier. » La plupart des blessés retournaient à leur poste et se battaient avec encore plus d'ardeur. »
Delegorgue.

———

Le commandant de place Auguste CARRERE au général de division BALLAND, Vérone 8 floréal an V.

« Le 28 germinal, informé que les gardes placées pour la défense et la police de la place étaient insultées et menacées par les troupes vénitiennes et par les paysans armés, je donnai l'ordre aux troupes dispersées dans la ville de se réunir à la place d'armes où je me rendis pour être à même de le porter partout où leur présence deviendrais nécessaire. Une heure après mon arrivée sur la place, le for Félix donna le signal de la guerre provoquée par les Vénitiens. J'assemblai la troupe sur le champ et je me rendis à sa tête au vieux château où j'avais l'ordre de m'enfermer au premier signal d'attaque.
« Les maisons voisines de ce poste avaient déjà fait feu sur les troupes qui l'occupaient et le chef de bataillon Martin de la 13e avait été blessé ainsi que plusieurs autres militaires.
« Je disposai les troupes de manière à parer à tout évènement ; le chef de brigade de la 13e de ligne montra de grandes connaissances militaires dans la distribution des postes ; son zèle et son activité ont beaucoup contribué à la défense du château.

« Le 29 au matin, le feu fut des plus vifs et très meurtrier de part et d'autre, vers les 10 heures, je fus informé que les Vénitiens avaient placé un obusier dans la rue du théâtre contre le château. J'ordonnai sur le champ aux braves grenadiers de la 13e et de la 55e réunis de l'enlever à la baïonnette. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande bravoure et l'obusier fut placé en batterie sur le château 10 minutes après. Le capitaine des grenadiers **GAUBERT** de la 13e s'est particulièrement distingué dans cette sortie. Il a cassé son sabre sur un Esclavon qu'il a étendu sur l'obusier. J'ai changé le tronçon ensanglanté qu'il a rapporté avec un sabre dont je lui ai fait présent au nom de la République.

« Dans l'après-midi, les révoltés s'approchèrent du château, profitant du moment où le feu avait cessé par ordre du général Balland, vu que le gouvernement voulait terminer la guerre et lorsqu'ils furent sous les remparts, ils firent d'abord les démonstrations les plus amicales et semblaient désirer la paix ; mais bientôt après ils eurent la bêtise des se sommer nos braves de mettre bas les armes et de leurs rendre l'obusier enlevés. Je me transportai sur le champ à la barrière où je trouvai un officier vénitien qui parlait de paix et d'amitié. Je lui répondis que je voulais la paix aussi, et que si le peuple la voulait sincèrement, il devait déposer les armes sur le champ ; mais il s'y refusa et insista sur la restitution de l'obusier.

« Alors je fis mitrailler et fusiller de toutes parts ; la rue resta couverte de morts et de blessés ; ces lâches brigands abandonnèrent dans la rue une pièce de 5 que je fis entrer par les grenadiers.

« La matinée du 30 fut tranquille, les négociations ayant été entamées par le gouvernement avec le général Balland ; dans l'après-midi, un employé de l'armée sortit de son logement pour venir se joindre à la garnison ; les brigands l'étendirent dans la rue malgré la promesse de ne plus faire feu jusqu'à nouvel ordre.

« Le 1er floréal, les brigands placèrent deux pièces de 3 entre la tête du pont ; elles furent enlevées par le brave capitaine **GENNEVIE** de la 13e, qui commandait ce poste et mises en batterie en moins de 10 minutes.

« J'ordonnai plusieurs sorties pour l'approvisionnement de la garnison ; elles lui procurèrent des comestibles en tout genre pour 15 jours.

« Le 2 floréal, le feu fut très vif. La grosse artillerie, placée par les Vénitiens obligea les grenadiers lombards à abandonner la tour de l'horloge ; un four fut construit ce jour-là en 24 heures de temps.

« Les 3, 4, 5 et 6 floréal, le feu fut beaucoup moins vifs, les Vénitiens manquaient de boulet ; il ne leur restait plus que de la mitraille en fer coupé et quelques obus que je leur renvoyait quand ils n'éclataient point.

« Enfin le 7, les batteries furent abandonnées et les brigands disparurent de toutes parts ; le château fut libre dans l'après-midi.

« J'ordonnai sur le champ au commandant de l'artillerie de faire rentrer les pièces placées par les Vénitiens contre le château. J'ai joint l'état au rapport.

« Les troupes de la garnison méritent les plus grands éloges. Elles se sont battues avec une audace inouïe. L'artillerie a multiplié ses ressources, elle avait 4 pièces approvisionnées ; elle en mit 14 en batterie dans moins de 2 jours.

« Le feu a été meurtrier de part et d'autre ; la garnison a eu 35 hommes tués et 69 blessés.

Le commandant de la place

Auguste Carrère.

Archives Vénitiennes

Capitulation de Vérone

La ferme attitude des défenseurs du château avait donné au général Kilmaine, commandant la division de Lombardie le temps de s'organiser, de réunir ses troupes et d'arriver au secours du général Balland.

Le 2 floréal (21 avril), le général de brigade **CHABRAN** qui a sous ses ordres le 3e bataillon et une partie du 2e attaque à Croce Blanca le général vénitien **MONTENARI** et le bouscule.
Le même jour, le patriote milanais **LAHOZ**, à la tête de la brigade lombarde surprend à Crescentina le passage de l'Adige et couronne, malgré les insurgés, les hauteurs de San-Félix.
La ville est investie sur les 2 rives de l'Adige ; elle se rend sans conditions le 6 floréal (25 avril).
Le lendemain, toutes les bandes, insurgés, soldats et paysans étaient complètement désorganisées et avaient disparu.

LE NOM DE VERONE EST INSCRIT SUR LE DRAPEAU DE LA 13e DEMI-BRIGADE

Le combat de Vérone était la première affaire à laquelle assistait la 13e demi-brigade dans ses débuts, le nouveau régiment avait montré de telles qualités de vigueur, de cohésion et d'audace que le général en chef voulut que le souvenir en fut éternellement conservé et, en date du 28 prairial, il donna l'ordre suivant :

« L'intention du général en chef était qu'il ne soit fait mention sur les drapeaux des demi-brigades que des actions d'éclat qui les ont distinguées à l'armée d'Italie, et considérant que dans l'état que vous lui avez adressé, il n'y en a qu'une qui soit dans ce cas (la 13e demi-brigade) vous ferez inscrire sur son drapeau ces mots :

BLOCUS DU VIEUX CHATEAU DE VERONE

et vous prendrez des mesures pour que cette inscription soit apposée le plus tôt possible et avant la fête qui doit avoir lieu le 10 du mois prochain ».
(Lettre de Bonaparte au général **LANNES**.)

Quelques jours plus tard, la 13e demi-brigade était félicitée publiquement en face d'une partie de l'armée, de son courage et de son succès :
« Lors de la célébration à l'armée d'Italie, de l'anniversaire du 14 juillet, cinq demi-brigades, 2 régiments de cavalerie françaises, la légion cisalpine, etc, etc, étaient présents.
« Après différentes manœuvres, les troupes se rangent en bataillon carré autour de la pyramide sur laquelle sont inscrits les noms de tous les militaires morts au champ d'honneur.
« Les vétérans, les blessés de l'armée défilent, les tambours battant aux champs et au bruit des salves d'artillerie.
« Après quoi le général en chef passe la revue……..
« Arrivés à la 13e qui formait la garnison de Vérone : « Braves soldats, leur dit-il, vous voyez devant vous les noms de vos camarades assassinés en votre présence à Vérone ; mais leurs ? doivent être satisfaits, les tyrans ont péri avec la tyrannie. Que vos drapeaux soient toujours sur le chemin de la liberté et de la victoire. »
(Bulletin de la grande armée)

Ancestrami

Séjour en Italie

Après la reddition de Vérone, la 13e fut employée dans différentes colonnes mobiles. Il suffit de les citer :

30 prairial (18 juin)	colonne du général **LANNES**
20 messidor (9 juillet)	colonne du général **BON**
21 thermidor (8 août)	colonne du général **LECLERC**

Au 10 fructidor (27 août), la demi-brigade passe à la 6e division active sous les ordres du général **BARAGUEY-d'HILLIERS.** Les renforts arrivés de France ont porté son effectif à 102 officiers, 1752 sous-officiers et soldats.

Le 7 vendémiaire an VI (28 septembre 1797), dislocation.

Le 1er bataillon est dirigé sur Mestres, les 2e et 3e sur Venise.
Au 1er brumaire (22 octobre) nouvelle répartition des bataillons. Les 1er et 2e sont envoyés à Campo-Longo, le 3e à Carangano.
Le 1er frimaire (21 novembre), le régiment se trouve réuni à Balmanova d'où il est dirigé sur Udine, puis sur Botzolo où il arrive le 4 pluviôse (23 janvier 1798).
Le général **FRIANT** commande la brigade dont fait partie la 13e.

Le 15 ventôse (5 mars) note de Bonaparte au directoire exécutif portant que l'on pourrait embarquer pour l'expédition d'Egypte les troupes qui composent la division Baraguey-d'Hilliers (13e, 22e, etc.., etc. Arrêté du directoire notifiant à la même date au général commandant les troupes françaises dans la Cisalpine de se rendre à Gênes avec le général Baraguey d'Hilliers pour mettre l'embargo et mobiliser les plus grands bâtiments qui se trouvent dans le port de Gênes afin d'y embarquer la 13e demi-brigade.

Le 25 ventôse (15 mars) ordre au général Baraguey d'Hilliers de s'occuper avec activité de tout ce qui a rapport à l'embarquement des troupes placées sous ses ordres pour coopérer à la grande opération dirigée par le général Bonaparte.
Le 6 floréal (25 avril 1798), ordre de Bonaparte au général Baraguey d'Hilliers de lever l'ancre à Gênes afin de se diriger sur Toulon avec toute sa division.
Le jour de l'embarquement 17 floréal (6 mai), la 13e était à l'effectif de 2027 hommes, officiers compris – 3 bataillons.

CAMPAGNE D'EGYPTE (1798-1801)[1]

———

BONAPARTE commandants en chef
KLEBER
MENOU l'armée d'Orient

DELEGORGUE Chef de brigade
FROMENT Chef de brigade

Bonaparte partit de Toulon le 30 floréal (19 mai) rallia les convois partis de Gênes, d'Ajaccio et de Civita-Vecchia et se dirigea sur Malte. C'était une possession qu'il convoitait depuis longtemps, comme devant avec Corfou lier Toulon à Alexandrie et assurer à la France la sommation de la Méditerranée.

Prise de Malte

Le 21 prairial (9 juin), à 4 heures du soir, l'escadre se présenta devant l'île de Malte sur une ligne de bataille à environ sue lieue en mer, et l'amiral **de BRUEYS** reçut l'ordre de faire les préparatifs pour le combat. La descente à terre eut lieu sur tous les points à la fois. Chargée de l'attaque du sud la 13e demi-brigade s'empara de tout le midi de l'île. Le 3e bataillon se distingua dans cette affaire. Le lieutenant **MARIN** y fut cité à l'ordre du jour. Le 23, étaient entamés les pourparlers de négociation ; le 24, les forts étaient remis aux mains des troupes françaises. Le 29, le général Baraguey d'Hilliers était envoyé à Paris pour remettre au Directoire le grand drapeau de Malte et le commandant de la 6e division passait au général Menou.
Le 1er messidor (19 juin), l'armée partit de Malte où elle laissait le général **VAUBOIS** avec 3 000 hommes ; elle faisait route vers Alexandrie. Huit jours avaient suffi à Bonaparte pour prendre possession de l'île, y organiser un gouvernement provisoire, s'y ravitailler et régler toutes les dispositions militaires et administratives.

Composition de l'armée d'Orient

Le 12 messidor (30 juin), la flotte arriva en vue des côtes d'Afrique.
L'armée comprenait 5 divisions :

Avant-garde : **DESAIX**, 3 régiments à 3 bataillons
Droite : **REGNIER**, 9 régiments français à 2 bataillons
Centre : **KLEBER**, 3 régiments à 3 bataillons
Gauche : **VIAL** : 22e de ligne 6 135e de ligne : 2 008 hommes, 3 bataillons
MIRENS ? : 69e
Réserve : **BON** : 3 régiments comprenant 8 bataillons soit en tout 46 bataillons, plus 1 bataillon de gardes à pied.

[1] Cette campagne a été rédigée d'après : les notes autographes du lieutenant-colonel, témoin oculaire, les relations des campagnes d'Egypte et de Syrie écrites par le général de division Berthier, chef de l'état-major général de l'armée d'orient. La biographie d' ?, la correspondance officielle, les situations etc..

La cavalerie comptait 19 escadrons, plus 1 escadron de gardes à cheval, soit en tout, avec le quartier général 3 700 hommes, non comprises les troupes laissées avec Vaubois à Malte, avec Chabot à Corfou. »
(Bulletin de la grande armée.)

Prise d'Alexandrie

Dès son arrivée, le 12 au matin, la flotte reconnut la « Tour des Arabes ». Le soir elle était devant Alexandrie. La vue de l'escadre française avait occasionné dans la ville un mouvement contre les chrétiens. L'amiral **NELSON**, avec des forces supérieures, nous cherchait sur toute la mer, et on pouvait craindre que d'un moment à l'autre, il ne vint attaquer notre flotte et notre convoi dans une position défavorable. Il n'y avait donc pas un instant à perdre et le général donna le soir même, l'ordre de débarquement.
Le 13, débarquement. Bonaparte envoie des éclaireurs en avant et passe en revue les troupes débarquées : elles se composaient d'environ 1 000 hommes de la division Kléber ; 1 800 hommes de la division Menou et 1 500 de celle du général Bon. La position des vaisseaux et les difficultés de la côte n'avaient permis de débarquer ni chevaux ni canons. Les divisions Desaix et Régnier n'avaient pu encore gagner la terre ; mais Bonaparte veut profiter de la nuit pour se porter à tout prix sur Alexandrie et le 14, à 2 heures ½ du matin, il se met en marche sur 3 colonnes : à droite le général Bon, au centre Kléber, à gauche Menou côtoyant la mer. Vers 8 heures du matin, les colonnes arrivaient près de l'enceinte de la « ville des Arabes » et l'ordre de l'investissement est donné aux 3 divisions : le général Menou formant l'attaque de l'ouest et appuyant sa gauche au port Viend. Désirant prévenir l'effusion du sang, Bonaparte se dispose à parlementer, mais des hurlements effroyables d'hommes, de femmes et d'enfants et un premier coup de canon suivi de quantité d'autres font suffisamment connaitre la position de l'ennemi. (Extrait des notes du colonel **THEVIOTTE**).
Réduit à la nécessité de vaincre, Bonaparte fait battre la charge. Les hurlements redoublent avec une nouvelle fureur. Les Français s'avancent vers l'enceinte qu'ils se disposent à escalader malgré le feu des assiégés et une grêle de pierres qu'on fait pleuvoir sur eux ; généraux et soldats escaladent les murs avec la même rapidité.
Le général Kléber est atteint d'une balle à la tête ; le général Menou est renversé du haut des murailles qu'il avait gravies et est couvert de contusions. Le soldat rivalisa avec les chefs. Un guide nommé **Joseph CALA**, devance les grenadiers et monte un des premiers sur le mur, où, malgré le feu de l'ennemi et les nuées de pierres qi fondent sur lui ; il aide les grenadiers **SABATHIER** et **LABRUYERE** à escalader le rempart (compte rendu du général Berthier).
Les murs sont bientôt couverts de Français, les assiégés fuient de la ville, la terreur devient générale. A 3 heures, Alexandrie avait ouvert ses portes et les Arabes avaient fait leur soumission.
Le 16 messidor (4 juillet), le général Bonaparte adressait au général **BERTHIER** l'ordre suivant :
« Vous voudrez bien donner l'ordre, citoyen général, que les citoyens LABRUYERE, sergent-major de la compagnie des grenadiers de la 13^{e} demi-brigade, **DEREULLE**, de la 5^{e} compagnie du 3^{e} bataillon soient promus sous-lieutenants pour le courage qu'ils ont montré lors de l'attaque et de la prise d'Alexandrie.
« **SUSBIELLE**, sous-lieutenant à la 3^{e} Cie du 2^{e} bataillon, à celui de lieutenant.
MARIN, lieutenant de la 3^{e} Cie à celui de capitaine.

CHAUVOT, fusilier de la 3e Cie du 1er bataillon, caporal. Vous lui ferez remettre cent francs de gratification de ma part.
Tous ces avancements étant faits pour des actions d'éclat qui ont eu lieu sur le champ de bataille, vous donnerez l'ordre qu'ils soient reconnus sur le champ et mis en possession des places qui pourraient être vacantes, qu'elles soient dues à l'ancienneté, au choix ou autrement.

Le général Vial remplace le général Menou

Le général **VIAL**, remplace, dans le commandement de sa division, le général Menou mis hors de combat à la prise d'Alexandrie.

Marche sur le Caire

Bonaparte laisse à Alexandrie 3 000 hommes aux ordres de Kléber et prend pour objectif la ville du Caire où il fallait arriver avant l'époque des inondations du Nil.

Le 18 messidor (6 juillet 1798), le général Vial reçoit l'ordre de partir à X heures en toute diligence pour Damanhour. Il avait à traverser 15 lieues de désert. Les Arabes ne cessèrent pendant le trajet de harceler la colonne. Ils avaient comblé les puits. Nos soldats brûlés par l'ardeur du soleil, en prie à une soif dévorante ne pouvaient se désaltérer. En fin, après 4 jours et 4 nuits de fatigues et de privations inouïes, on arrive en vue du Nil où on rallia la flottille d'approvisionnement. Toutes les souffrances furent oubliées et la marche vers le sud commença.

Bataille de Chobrakhyt.
25 messidor an VI

En s'approchant de Chobrakhyt (Chelbreiss), l'armée aperçut les mameluks rangés en bataille en avant de ce village. Bonaparte reconnait la position et dispose l'armée. Elle était composée de 5 divisions. Chaque division forme un carré qui présente à chaque face 6 hommes de hauteur, l'artillerie est placée aux angles. Au centre sont les équipages et la cavalerie. Les grenadiers détachés en réserve forment des pelotons qui flanquent les carrés et sont destinés à renforcer les points d'attaque.
L'armée n'était plus qu'à une demi-heure des mameluks. Tout à coup, ils s'ébranlent par masses, n'observant aucun ordre, caracolant sur les flancs et les derrières. D'autres masses fondent avec impétuosité sur la droite et le front de l'armée. On les laisse approcher jusqu'à portée de mitraille ; l'artillerie se démasque, les foudroie et les disperse. Quelques pelotons des plus braves fondent avec intrépidité le sabre à la main sur nos flanqueurs qui les attendent de pied ferme, et ce qu'une décharge à bout portant n'a pas fait tomber à leurs pieds vient expirer sur leurs baïonnettes.
Animée par le premier succès, l'armée marche sur le village de Chobrakhyt. Elle l'emporte ; la déroute des mameluks est complète. Ils furent en déroute vers le Caire, abandonnant sur le champ de bataille plus de 600 tués ou blessés. Notre perte ne s'élevait qu'à 70 hommes environ (Extrait des notes du colonel Theviotte).

Ancestramil

Bataille des Pyramides
3 thermidor an VI (21 juillet 1798)

Après la bataille, l'armée française continue sa route en remontant le Nil à travers un pays presque désert et sous un ciel de feu. Quoique continuellement harcelé par les Arabes, elle arrive le 2 thermidor à la pointe du delta à 4 lieues du Caire.
Bonaparte, informé que **MOURAD-BEY**, à la tête de 6 000 mameluks et d'une foule de Fellahs, est retranché au village d'Embabeh et qu'il attend les Français pour les combattre.
Le 3 thermidor à 3 heures du matin, l'armée part d'Omm-Dynar et vers 2 heures de l'après-midi arrive aux villages Ouaragel-Arab et de Bechtyl. Elle n'était plus qu'à ¾ de lieue d'Embabeh et apercevait au loin le corps des mameluks qui environnait ce village en vue des fameuses Pyramides. L'armée est aussitôt rangée en ordre de bataille. Les dispositions sont les mêmes qu'au combat de Chobrakhyt. La ligne formée dans l'ordre par échelons et par divisions qi se flanquent, refusant la droite.
Pendant que les divisions Régnier et Desaix repoussent l'attaque au centre, les divisions Bon et Menou, soutenues par la division Kléber commandée par le général **DUGNA** marchent au pas de charge sur le village retranché d'Embabeh. Deux bataillons des divisions Bon et Menou commandés par les généraux **RAMPON** et **MARMONT** sont détachés avec ordre de tourner le village et de profiter d'un fossé profond pour se mettre à couvert de la cavalerie de l'ennemi et lui dérober leur mouvement jusqu'au Nil.
Les divisions précédées de leurs flanqueurs continuent de s'avancer au pas de charge. Les mameluks attaquent sans succès les pelotons de flanqueurs ; ils démasquent et font jour 4 mauvaises pièces d'artillerie. Les divisions se précipitent alors avec plus s'impétuosité et ne laissent pas à l'ennemi le temps de recharger leurs canons. Les retranchements sont enlevés à la baïonnette…
Le camp et le village d'Embaleh sont au pourvoir des Français……. 1 500 mameluks à cheval et autant de Fellahs, auxquels les généraux Rampon et Marmont ont coupé toute retraite en tournant Embaleh, font en vain des prodiges de valeur. Aucun d'eux ne veut se rendre. Aucun n'échappe à la fureur du soldat. Ils sont tous passés au fil de l'épée ou noyés dans le Nil. 4 pièces de canon, 400 chevaux, les bagages et les vivres de l'ennemi tombent en notre pouvoir.
Mourad-Bey ne songe plus qu'aux moyens d'assurer sa retraite. L'armée, bien qu'elle marchât depuis 2 heures du matin, et qu'il en fût 6 du soir, le poursuit jusqu'à Giseh. Il n'y avait plus de salut pour lui que dans une prompte fuite : il en donne le signal et l'armée prend position à Giseh après 19 heures de marche ou de combat.
Jamais victoire ne coûta moins de sang aux Français. Ils n'eurent dans cette journée que 10 hommes tués et 30 blessés. (Colonel Theviotte)
A la suite de la bataille, le citoyen **GRANDPARIS**, capitaine des grenadiers au 3^{e} bataillon de la 13^{e}, est nommé pour sa belle conduite, chef de bataillon à la demi-brigade (ordre du général en chef.)

Entré des Français au Caire
4 thermidor

Le lendemain, les Français entrèrent au Caire et Bonaparte s'occupa de pacifier le pays et de l'organiser. La 13^{e} demi-brigade fut cantonnée aux vieux Caire.

Le 3e bataillon est détaché
8 thermidor

A peine arrivée au Caire, la 13e demi-brigade fut disloquée. Les 1er et 2e bataillons furent placés sous le commandement du général Lannes et mis à la tête de la division Menou ; le 3e fut envoyé en expédition.
Le 7 thermidor, (25 juillet), l'ordre suivant arrivait au général Berthier : « Vous voudrez bien, citoyen général, donner l'ordre au général Vial de faire embarquer dans la journée de demain, le 3e bataillon de la 13e demi-brigade, une compagnie d'artillerie à pied, un officier du génie, un commissaire des guerres, un préposé de chaque administration, 100 hommes de dragons à pied ; faire préparer une chaloupe canonnière pour prendre possession de Damiette. »

Massacre de la Mansourah
22 thermidor an VI (9 août 1798)

Le général Vial partit du Caire le 8. Il passa le 17 à la Mansourah. Il y laissa un détachement de 120 hommes composé de 60 hommes de la 13e demi-brigade et 60 du 18e Dragons, y compris 3 officiers de chaque corps. Après avoir organisé un divan, le général partit pour Damiette en recommandant au capitaine le plus ancien qui se trouvait être de la 13e, la plus grande surveillance et la plus extrême discipline.
Cinq jours se passèrent sans que les Turcs fissent aucun rassemblement. Cependant, ils attaquaient constamment les Français isolés. Autant il en sortait de la caserne, autant il en périssait. Le 6e jour (22 thermidor), à huit heures du matin, une multitude de gens armés attaquent le poste qui fut obligé de se replier. La caserne fut aussitôt investie et les Turcs essayèrent de l'incendier. Repoussés par les décharges de mousqueterie que faisaient les Français, ils furent obligés de se retirer. Cependant les munitions s'épuisaient. Plusieurs soldats étaient tués ou blessés. Le commandant résolus, par un coup d'audace, de tenter de gagner le large. Pendant qu'une partie du détachement contient la population, une autre partie cherche à s'emparer de barques dans lesquelles on espère descendre le Nil. C'est en vain. Repoussés par une grêle de balles, les Français qui vivent encore cherchent à se faire jour d'un autre côté et à gagner le Caire. Bientôt le nombre de combattants est réduit à 30. Obligés d'abandonner les blessés qui sont achevés sur le champ, manquant totalement de cartouches, ne se défendant qu'avec la baïonnette et le sabre, ces braves sont à la fin tués jusqu'au dernier par les fanatiques qui se jetaient sur eux avec un acharnement incroyable.
Un seul des 120 Français, nommé **MOURCHON**, dragon au 18e, échappa à la férocité turque en s'élançant sans le Nil qu'il traversa à la nage quoique blessé d'une balle à la cuisse et de plusieurs coups de sabres. (Correspondance officielle – Relation de Mourchon).
Bonaparte ne connut ce fait que le 5 fructidor (22 avril). Les Trucs instigateurs de l'assassinat eurent la tête tranchée ; le village fut brûlé. Communication de ces représailles fut donnée aux troupes par la voie de l'ordre.

Ordre du 1er vendémiaire an VII

« Les Arabes de Darne habitant le village de Sombat dans la province de Garbie, qui ont assassiné le détachement composé moitié de la 13e demi-brigade, moitié du 18e Dragons ont été investis le 27 fructidor à 3 heures de l'après-midi par un corps de troupes de la division Dugna, commandé par le général Verdier.

Après un combat assez léger, village a été forcé et brûlé. Plus de 50 Arabes sont restés sur le champ de bataille. Une grande partie s'est noyée. Leurs chameaux, plus de 6 000 moutons ont été pris. Une autre partie de ces brigands a été attaquée près de Mit-Ca… par le général **MURAT** qui leur a tué 40 hommes.
Le général Desaix s'est emparé d'une partie de la haute Egypte. »
(Bulletin officiel de la grande armée).

Prise de Damiette
3e bataillon

Pendant que sur ses derrières, le détachement de la Mansourah était massacré par les musulmans, le 3e bataillon (commandant **HOROY**), continuant la marche sur Damiette, s'emparait sans coup férir de cette ville, si célèbre dans les croisades du moyen âge, et s'y installait. Il ne devait pas tarder à combattre et à faire la moisson de lauriers.

Combat du fort d'Aboukir
3e bataillon

Le 12 fructidor, une flottille anglaise se dirige sur la batterie du fort d'Aboukir.
L'adjudant général **ESCALE** marche au secours du point d'attaque et repousse les Anglais. Cet adjudant général fait l'éloge du citoyen **PAULT**, sergent à la compagnie de canonniers de la 13e demi-brigade qui par la justesse de son tir fit beaucoup de mal aux Anglais.

Combat de Schouarah
4e complémentaire an VI
3e bataillon – le sergent LEFORT

Le 30 fructidor, le village de Schouarah, situé à une portée de canon de Damiette, se révolta. Tous les Arabes s'y réunirent et en firent leur quartier général. Les 1er et 2e complémentaires, ils reçurent beaucoup de renfort par le lac de Mengaleh. La garnison de Damiette reçoit également un renfort d'un bataillon de la 25e. Le général Vial se décida, le 4e complémentaire à la pointe du jour, à attaquer le village de Schouarah. Le général **ANDREOSSY** prit le commandement de la flottille et vint débarquer au-delà du village de Schouarah. L'ennemi était rangé sur un seul rang et occupait tout l'espace depuis le Nil jusqu'au lac de Mengaleh, au nombre de plus de 1 000 hommes. Le général Vial envoya une compagnie de grenadiers de la 25e pour attaquer la droite de l'ennemi et lui couper la retraite par le lac de Mengaleh dans le temps qu'il attaquait de front au pas de charge cette nuée d'ennemis qui fut culbutée dans l'inondation du Nil et dans le lac.
Le village fut emporté et livré aux flammes. Plus de 1 500 Arabes furent tués ou noyés. On leur a également pris 3 drapeaux qui ont été enlevés par les citoyens **JAUSSONT**, grenadier à la 25e, **PAMPENO**, dragon au 18e régiment, **LEFORT**, sergent au 3e bataillon de la 13e demi-brigade.

Ancestramil

Au Caire
Berthier

Supplément extraordinaire à l'ordre du jour du 4 vendémiaire an VII (25 septembre 1798).
Pendant que le 3e bataillon opérait dans la basse Egypte, les 2 premiers bataillons faisaient partie, le 19 thermidor, de la colonne du général Lannes sur El Lobbech.
Le 9 fructidor (25 août) Bonaparte donne l'ordre suivant :
« Art. 1er – Le 1er vendémiaire, époque de l'établissement de la République, sera célébré dans tous les différents points de l'armée par une fête civique.
« Art. II – La garnison d'Alexandrie célébrera la fête autour de la colonne de Pompée.
On profitera de cette époque pour exécuter l'ordre du 16 messidor.
On plantera le pavillon tricolore au haut de la colonne. L'aiguille de Cléopâtre sera illuminée.
« Art. III – On dressera au Caire, au milieu de la place Ezbehych une pyramide à 7 faces qui seront chacune destinées à contenir les noms des hommes des 5 divisions qui sont morts à la conquête de l'Egypte. La 6e, sera pour la marine ; la 7e sera pour l'état-major la cavalerie, l'artillerie et le génie. »
Correspondance de Napoléon 1er (3117)

Revue du 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1798).

Le 1er vendémiaire, la revue fut passée dans les différentes garnisons avec un apparat et un éclat inaccoutumés. Bonaparte en profita pour féliciter le général Vial sur la conduite de ses troupes au combat de Schouarah et pour exprimer au chef de la 13e demi-brigade le contentement qu'il avait de la tenue de ses soldats.

Ordre du jour du 5 vendémiaire an VII

« Le général en chef a été satisfait de la tenue des troupes dans la journée du 1er vendémiaire et spécialement de celle de la 13e demi-brigade, ce qui est dû aux soins du chef de brigade Delegorgue. »
Berthier

Première révolte du Caire
30 vendémiaire an VII (21 octobre 1798)
1er et 2e bataillons

Le 30 vendémiaire, les habitants du Caire firent un premier essai de révolte qui fut aussitôt réprimée. Les 2 premiers bataillons de la 13e se distinguèrent dans cette affaire.
Pendant la première insurrection du Caire, Bonaparte chargea **MARIN**, capitaine de grenadiers à la 13e demi-brigade de secourir l'Institut bloqué par les Turcs révoltés. Il vola au lieu du danger. Les savants qui vingt minutes plus tard eussent été infailliblement massacrés furent délivrés et **FOURNIER**, secrétaire de l'Institut, pour remercier le libérateur en son nom et en celui de ses collègues rassurés, le sera sur son cœur et l'embrassa en présence des soldats qui applaudissaient.
Biographie du général baron Marin.

Ancestramil

Le 3e bataillon rejoint les 2 premiers.

Sur ces entrefaites, le général Berthier avait donné l'ordre à Horoy, commandant du 3e bataillon, de rejoindre la division (23 vendémiaire) et vers le milieu de brumaire, la 13e demi-brigade était reconstituée, faisant partie de la brigade **VEAUX**, division Lannes.
Le 18 brumaire (8 novembre 1798), la 13e a 2 bataillons au vieux Caire, 1 bataillon à l'ile de Ramda. Le 20 nivôse an VII (9 janvier 1799), 15 hommes de la 13e entrent dans la composition du régiment de dromadaires.
Dans ce corps, composé de l'élite de l'armée, 2 hommes adossés l'un à l'autre étaient montés sur le même dromadaire. Ils emportaient leurs armes et des vivres pour plusieurs jours. Dès que les Arabes quittaient le désert pour piller, ils étaient bien vite atteints et enveloppés par un détachement. Le corps des dromadaires rendit d'immenses services pendant toute la campagne d'Egypte. (Jomoni : histoire des guerres de la République)

Campagne de Syrie.
Causes de la campagne
Corps expéditionnaire

Bonaparte avait passé presque tout l'hiver de 1798 à administrer sa conquête : il avait fortifié les places et les bouches du Nil, établi des manufactures, fondé l'Institut et commencé l'exploration scientifique du pays ; enfin il avait recruté son armée avec les débris de la flotte et des indigènes.
(Lavallée : histoire des Français.)

L'Egypte devenait une colonie florissante. Malheureusement la paix était impossible dans le pays ou d'éternelles haines de religion séparaient vainqueurs et vaincus. Soudoyée par l'argent anglais, la **PORTE** avait ouvertement rompu avec la France. Une armée turque se rassemblait à Rhode pendant que le pacha d'Acre réunissant les tribus syriennes en réunissait une seconde à Damas et faisait assassiner tous les Français habitants de la région.
A bout de négociations, Bonaparte résolut d'aller au-devant de l'armée de Damas avant que celle de Rhode pût débarquer, et l'expédition de Syrie fut décidée.

Le corps expéditionnaire comprenait :

Division Kléber		7 bataillons
Division Régnier		6 bataillons
Division Bon		5 bataillons

Division Lannes

Brigades	**VEAUX**	1er bataillon de la 22e légère
		1er et 2e bataillons de la 12e demi-brigade
	ROBIN	1er et 2e bataillons de la 69e

700 hommes de cavalerie commandés par Murat.
En tout 12 895 hommes
(Bulletin de la grande armée)

Prise d'El Arish
2 ventôse an VII (20 février 1799)

Le général en chef partit du Caire avec les divisions Bon et Lannes. Il campa le 21 pluviôse an VII (9 février 1799) à El Klancoh, le 22 à Belbeis.
Le 23 pluviôse (11 février), la division Lannes reçut à Kvrarym, l'ordre de partir. (Le 3e bataillon de la 13e demi-brigade ne partit que le 24, escortant un convoi de farine et d'orge.). Elle coucha le 25 à El Aras, le 26 à Katich, le 27 à Bir el Abd, le 28 à Berket-Arch, le 29 à Mécondiah et arriva le 30 devant le fort d'El-Arish.

Depuis plusieurs jours, ce fort opposait aux troupes de Kléber et de Régnier la plus opiniâtre résistance. Une armée turque approchait recevant tous les jours des renforts ; la contenance de la garnison faisait assez comprendre qu'elle espérait être secourue ; les eaux des puits s'épuisaient. Il était urgent d'en finir. Le 2 ventôse (2 février), le bombardement commença. Huit ou neuf cents obus portèrent la terreur et la mort parmi la garnison qui capitula le même jour.

Combat de Gaza
7 ventôse an VII

Après 48 heures de repos, l'armée française quitta El Arish pour se diriger vers la Syrie (4 ventôse). Elle arriva le 6 à Kan Jonnes après la marche la plus pénible dans le désert. Le 7, elle marcha sur Gaza à 2 lieues de cette ville, on aperçut un corps de cavalerie ennemie qui occupait les hauteurs. Bonaparte dispose en carré chacune des divisions, Kléber forme la gauche et se dirige sur Gaza. Le général Bon occupe le centre. La colonne de droite est formée par la division Lannes qui se dirige sur les hauteurs et tourne les positions qu'occupait **ABDALLAH**. Le général Murat ayant sous ses ordres la cavalerie et 6 pièces de canon, marche en avant de l'infanterie et se dispose à charger. A son approche, la cavalerie d'Abdallah se retire. A la nuit, elle était hors de vue et la ville se rendait à Mura (Extrait des notes du colonel Theviotte).
Nous trouvâmes à Gaza 15 milliers de poudre, beaucoup de munitions de guerre, des bombes, des outils, plus de 200 000 rations de biscuit et 6 pièces de canon. »
(Correspondance de Napoléon 4035).

Prise de Jaffa
11 ventôse an VII (1er mars 1799)

Le 9 ventôse, la division Lannes partit à la pointe du jour pour se rendre au village d'Esdoud, où toute l'armée campa le 11, après avoir passé à gué le torrent qui descend de Jérusalem et se jette dans la mer à Ascalon.
Le 12, on arriva à Rambeh, ville célèbre à 7 lieues de Jérusalem.
Il était pressant d'occupe Jaffa, seule rade que l'on trouve depuis Damiette. Une nombreuse garnison turque s'occupait à la fortifier ; toute l'infanterie d'Abdallah s'y était jetée ; l'artillerie y était nombreuse et assez bien servie. Le 14 commença le blocus ; la division Lannes était chargée d'investir les forts de gauche.
Le 17, à une heure, le général Lannes prit ses dispositions pour l'assaut. L'adjudant **NETHERWOOD** y monta le premier suivi de 3 compagnies de grenadiers de la 13e et de la 69e commandées par l'adjudant général **RAMBEAUD**. Après un combat acharné de 4 heures

et plusieurs sommations de se rendre, la ville fut enlevée et la garnison passée au fil de l'épée. Doux cents canonniers turcs, mille Mohgrabins etc, .., etc… en tout sept à huit mille hommes furent massacrés après une lutte et un pilage de 30 heures. La perte de l'armée française fut d'environ 30 hommes tués et 200 blessés.
La 13e demi-brigade se distingua dans cette journée d'une façon particulière.

Ordre du 20 ventôse an VII – Jaffa.

« Le capitaine Sylvain **COULANDON**, capitaine surnuméraire à la 13e demi-brigade est nommé capitaine en pied à la 85e. – Nomination faite sur le champ de bataille. »

Ordre du général en chef au général Berthier, le 23 ventôse.

« **COURTIL**, lieutenant à la 2e compagnie de grenadiers de la 13e demi-brigade sera nommé capitaine. **DESHAYES**, sous-lieutenant sera nommé lieutenant. **ROUSSIN**, sergent sera nommé sous-lieutenant, **DUBUS**, caporal sera nommé sergent. **BREJIOT**, grenadier aura un fusil, **PUSIN**, caporal de la 3e Cie de grenadiers aura le grade de sergent. **MONTRIEUX**, caporal sera fait sergent. **DEFRANCE**, grenadier sera fait caporal. **BAZANE, GARICHON, LERICHE**, grenadiers auront des fusils. »

La peste

La peste exerçait ses ravages en Syrie quand l'armée française entra dans Jaffa. Les soldats en furent atteints et bientôt le fléau redoubla de violence à la suite de la bataille et des massacres faits après l'assaut.
C'en était fait de l'armée sans le dévouement des officiers de santé qui relevèrent son courage. **DESGENETTES**, médecin en chef, parcourut les hôpitaux, visita les malades et s'inoculant la maladie en leur présence, il employa pour se guérir les mêmes remèdes qu'il leur administrait. Le général Bonaparte lui-même vint au milieu des pestiférés de Jaffa, cherchant à les tranquilliser par sa présence.
La 13e demi-brigade paya un large tribut à la maladie. Il est impossible de donner ici le nom de toutes victimes.
Citons seulement quelques noms : **BADIN, BANQUET, LARISSEL, SCHNEIDER** lieutenants ; **NOIRET, PERRODEY**, sous-lieutenants ; **FABRE** adjudant, sous-lieutenant, etc….

Combat de Corsum
25 ventôse an VII

Le 24 ventôse, les divisions Bon et Lannes reçoivent l'ordre de partir de Jaffa et de se porter à Mistry. Le 25, elles rejoignent le corps de Kléber aux prises à Corsum avec l'armée d'Abdallah. La division Lannes en réserve au début de l'action, a pour mission, dès que la bataille est gagnée, de se porter sur la droite de Corsum pour couper l'ennemi. Elle rencontre devant elle un corps de cavalerie, composé de 5 000 Naplousains. Emportée par son ardeur, elle s'élance dans les montagnes et attaque les musulmans qui prennent la fuite. L'infanterie légère les poursuit trop loin. Le général Lannes s'aperçoit que l'armée continue sa marche en poursuivant Abdallah qui a pris la route d'Acre ; il fait rappeler son infanterie légère engagée dans une

Ancestrami

guerre de rochers difficiles. Ce n'est qu'à grand'peine, et après plusieurs ordres, qu'il parvient à la ramener en arrière. Une de ses demi-brigades est fort maltraitée pendant ce mouvement de retraite.

L'armée arrive devant St-Jean d'Acre

Le 30 ventôse (20 mars), la division Lannes reçoit l'ordre de se rendre au camp devant Acre où une partie de l'armée est établie au débouché des gorges du Mont-Carmel, sur la plaine d'Acre. Le temps était brumeux, les chemins mauvais.
Le 7 germinal (27 mars), elle occupe la droite de l'aqueduc.
Il n'entre pas dans notre cadre d'écrire les péripéties du célèbre siège d'Acre. Cependant cet épisode particulier de la guerre d'Orient coûta tant de monde au corps expéditionnaire, et en particulier à la 13e qu'il est nécessaire d'en fixer quelques détails, d'en raconter certaine phases où succombèrent tant d'officiers héroïques, tan de vigoureux soldats, dont l'histoire n'a pas toujours su garder leur nom.

Siège de St-Jean d'Acre
1re période
30 ventôse au 6 floréal an VII

Le siège d'Acre dura un peu plus de 60 jours. Il comprend deux périodes distinctes : la 1re s'étend du 30 ventôse au 6 floréal (20 mars au 25 avril) ; la 2e du 6 floréal époque de la rentrée des troupes qui ont livré la bataille du Mont-Thabor jusqu'au 2 prairial jour de la levée du siège (25 avril-21 mai 1799).
La surface occupée par la ville est un trapèze dont 2 côtés sont baignés par la mer et les 2 autres fermés par des murailles en bon état d'entretien et flanquées de nombreuses tours. Un aqueduc de 6 000 toises de long entre dans la ville du côté du Nord, portant dans les citernes les eaux du pied des montagnes. Il paraissait difficile d'enlever la place d'un coup de main. Les généraux **DOMMARTIN** et **CAFARELLI**, après avoir fait la reconnaissance des approche proposèrent un siège régulier conduit suivant les règles de l'art et de la science, en désignant le front Est comme point d'attaque. Bonaparte ne vit pas la possibilité d'en agir ainsi. D'après les conseils de Lannes et de Murat qui, n'écoutant que leur courage, espéraient après l'ouverture de la brèche, pénétrer dans la place comme à Jaffa, il ordonna « que toutes les compagnies de grenadiers des différentes divisions devant Acre, seraient destinées à monter à l'assaut et qu'elles seraient commandées par le général Lannes. » (Prescriptions du général Régnier). La prise de Jaffa avait donné à tous, généraux et soldats, une confiance peut-être un peu exagérée : « et on traitait comme affaire de campagne un siège qui exigeait tous les secours de l'art, privé surtout, comme on l'était, de l'artillerie et des munitions nécessaires à l'attaque d'une place environnée d'un mur, flanquée de bonnes tours et entourée d'un fossé avec escarpe et contrescarpe.
Le 9 germinal (29 mars), la brèche est jugée praticable et les grenadiers des 22e légère, 13e et 69e de ligne se lancent à l'assaut. Ils trouvent la contrescarpe à peine entamée ; quelques-uns des plus braves la franchissent à grand'peine et tandis que les colonnes s'arrêtent devant l'obstacle imprévu, ils s'emparent d'une grosse tour carrée d'où ils arrachent le pavillon Ottoman. Déjà Djezzar-Pacha, croyant la ville prise, embarquait sur la flotte anglaise ses femmes et ses trésors. « La garnison se jetait dans des barques où se réfugiait dans des mosquées. Tout paraissait perdu, lorsque 2 mameluks, 3 noirs du Darfour, 2 Circassiens qui

faisaient des braves de l'intérieur de Djezzar s'aperçurent qu'il n'y avait que 2 ou 3 Français sur la plate-forme de la tour et que ce nombre n'augmentait pas. Ils y montèrent, massacrèrent les Français, et après avoir arboré le pavillon Ottoman promenèrent les têtes dans la ville. Un corps de 500 Mohgrabins et Arnauses placé au coin de la mosquée de Djezzar pour protéger l'embarquement du pacha rentra dans les tours ; la ville fut sauvée… Cet assaut coûta à l'armée française 25 hommes tués et 87 blessés… (Extrait des campagnes d'Egypte et de Syrie par le général Bonaparte).
Le 12 germinal, second assaut qui ne réussit pas mieux que le premier.
Le 18, les assiégés tentent une sortie de nuit sur 3 colonnes de 1 500 hommes chacune.
Ils sont rejetés dans la place sans avoir pu détruire nos ruines et après avoir perdu près de 800 hommes.

Bataille du Mont-Thabor
27 germinal (16 avril 1799)

Pendant ces premières opérations, le pacha de Damas avait réuni une armée de près de 30 mille combattants. Il avait ordre de passer le Jourdain, de se joindre aux Naplousains dans la plaine d'Esdrelon et de couper les communications du camp d'Acre avec l'Egypte. Il était impossible de continuer le siège tant que cette armée tiendrait la campagne et ne serait pas détruite.
Bonaparte ordonne au général Kléber de se rendre à Nazareth et d'attaquer l'ennemi, ce qu'il fit à Ledjarra. Les Trucs abandonnent le champ de bataille et se retirent en désordre vers le Jourdain où ils font leur jonction avec les Naplousains (anciens samaritains) au nombre de 15 à 18 milles hommes et de 40 à 50 milles, selon les récits exagérés des habitants du pays.
Informé de ces évènements, Bonaparte juge qu'il faut une bataille générale et décisive pour éloigner et disperser à jamais cette multitude confiante dans la parole de ses chefs et de ses prêtres qui lui promettaient une victoire assurée.
Le 24 germinal (13 avril), le général Murat quitte le camp d'Acre avec mille hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie. Il se porte au pont d'Yacoub et s'en empare.
Le 26, Bonaparte part avec le reste de la cavalerie, la division Bon et 8 pièces d'artillerie laissant à la division Lannes le soin de continuer le blocus de la place.
Le 27, arrivée à une demi-lieue de Kléber qui, entouré des masses ennemies, commence à faiblir, à rompre des carrés et à former pour se dégager les colonnes d'attaque, il envoie le général Rampon prendre l'ennemi en flanc et à dos. Il donne l'ordre au général Vial de se diriger vers la montagne de Noures pour forcer l'ennemi à se jeter dans le Jourdain.
Kléber, averti par une salve d'artillerie, de l'arrivée de nos colonnes, quitte la défensive, reforme ses carrés, attaque et enlève à la baïonnette le village de Fourli, passe au fil de l'épée tout ce qu'il rencontre et continue sa marche au pas de charge sur la cavalerie qui est en même temps chargée par les colonnes des généraux Vial et Rampon.
Les ennemis, battus sur tous les points, se réfugient derrière le Mont-Thabor ; un grand nombre se noie dans le Jourdain, grossi par les pluies récentes, en essayant de le passer la nuit.
Après la bataille du Mont-Thabor, Bonaparte rentre au camp d'Acre, décidé plus que jamais à terminer promptement le siège. « L'artillerie qui, au début de germinal, consistait en 2 canonnades de 32 et de 24, 4 mortiers de 6 pouces et 36 bouches à feu de l'équipage de campagne, s'était augmentée de 2 pièces de 24, de 4 de 18 et de 2 mortiers. Elle avait pris le dessus sur celle des assiégés dont les murailles étaient presque entièrement détruites. La place ne se défendait plus que par le grand nombre d'hommes qui composaient la garnison et qui, tous les jours, recevaient des renforts par la mer. » (Général Bertrand)

Le 5 floréal (24 avril), la mine destinée à faire sauter la tour de siège est achevée, les batteries commencent à canonner la place. Le feu est mis à la mine, mais la tour reste debout, un seul côté s'est effondré.
Le six, les batteries continuent à démolir la tour de brèche. On essaie de se loger au premier étage. Les matières incendiaires nous forcent à la retraite. Le général Veaux est dangereusement blessé.
Le 8, le général Cafarelli, qui dirigeait le siège, meurt[1]. Il emporte au tombeau les regrets universels.
Le 12, après un feu de quatre pièces de 18, mises en batterie et dirigées contre la tour de brèche, les grenadiers s'en emparent, mais ils reconnaissent l'impossibilité de descendre de cette tour, dans la place, et sont forcées de se retirer. Bonaparte ordonne de faire une seconde brèche sur la courtine de l'Est, et une sape pour marcher sur les fossés, y attacher le mineur et faire sauter la contrescarpe. Faute de poudre, on est obligé de ralentir le feu, l'ennemi redouble d'audace. Les grenadiers reçoivent l'ordre de se jeter dans les ouvrages extérieurs de la place. L'ennemi est surpris et égorgé, les ouvrages sont enlevés, trois canons encloués. Malheureusement le feu de l'enceinte ne permet pas de conserver les positions conquises.
Elles sont abandonnées ; l'ennemi y rentre le 16.
Le 17 floréal, nouvel assaut qui ne réussit pas. Le 18, le général en chef a connaissance d'un convoi de corvettes armées apportant des vivres, des munitions et un renfort de troupes considérable destinées au ravitaillement de la place assiégée. Il veut prévenir l'arrivée de ces secours. Dans la nuit, il donne l'ordre de s'emparer des places d'armes de l'ennemi, des boyaux qu'il a établis pour flanquer la brèche, d'attaquer les ouvrages et de s'y loger. A dix heures du soir commença l'attaque générale. On pénètre dans les tours, on enlève plusieurs drapeaux, on encloue des pièces. La résistance opiniâtre de l'ennemi, le feu de ses batteries, rien n'arrête l'opiniâtreté de nos soldats. Les généraux Bon, Vial et Rampon, à la tête des demi-brigades donnent l'exemple du courage et du sang-froid. Boyer, chef de la 13e et 17 officiers sont tués ou blessés.

Assaut général
19 floréal an VII (8 mai 1799)

La nouvelle arrive que les poudres de Gaza nous parviennent le lendemain 19. Bonaparte ordonne de redoubler le feu. Il fait battre à la fois et la courtine à droite de la tour de brèche et cette tour elle-même. La courtine tombe offrant un passage qui parait praticable. Bonaparte s'y porte et organise l'assaut. La division Lannes marche précédée de ses éclaireurs et de ses grenadiers qui conduit Rambeaud, fait général après la prise de Jaffa, sur la proposition de Kléber. On s'élance à la brèche, on s'en empare. Plus de deux cents hommes pénètrent dans la place. Malheureusement, les ordres de Bonaparte ne sont pas fidèlement suivis. Les bataillons de tranchée qui devaient se jeter dans les places d'armes extérieures de l'ennemi pour l'empêcher d'en sortir n'exécutent pas la manœuvre. Nous sommes pris à revers, le général Rambeaud est tué, l'incertitude se met dans les rangs, nos soldats sont obligés de rétrograder ; tout est à recommencer.
Le général Murat, dont la fougueuse bravoure est déjà connue, demande à partager l'honneur accordé à Lannes : « de conduire avec lui les grenadiers à l'assaut. » Berthier, chef de l'état-

[1] Blessé à la tranchée d'un coup de fusil qui lui perça le coude, il fallut l'amputer. Six jours après l'opération, il était enlevé par la fièvre.

major général de l'armée d'Orient, les généraux Murat et Lannes passent devant les troupes, communiquant à tous leur feu sacré, car ils sentent qu'il importe de déployer autant d'audace que de valeur dans cette lutte suprême.
Arrivé devant la colonne de grenadiers, commandée par l'infortuné général Rambeaud, le général Berthier appelle le commandant Horoy, chef du 3e bataillon de la 13e et lui dit : « Brave Horoy, à vous est réservé l'honneur de succéder au valeureux Rambeaud, et de conduire au feu les héroïques grenadiers de la 13e demi-brigade. »

Les officiers et soldats crient avec enthousiasme et frénésie.
« Vive le général Horoy. »

Horoy, plein d'émotion, en signe d'allégresse et de serment, brandit en l'air son magnifique Damas qu'il avait pris aux mameluks à la bataille des Pyramides.

Marin, capitaine des grenadiers est promu au grade de chef de bataillon.
MAUBORGNE, sergent, reçoit un fusil d'honneur.
LERICHE, VAUCHER, grenadiers et quelques autres soldats qui ont déjà reçu des fusils d'honneur à Jaffa sont de nouveau mis à l'ordre du jour pour leur belle conduite.

L'allégresse, résultant de ces nominations, produit dans les rangs un frémissement d'ardeur qui se communique à toute la colonne ; elle s'ébranle pour marche de nouveau à l'assaut[1].
Le général Lannes s'élance à la tête des grenadiers ; on se bat corps à corps avec un incroyable acharnement. On pénètre dans la ville. Le général Lannes tombe grièvement blessé, les grenadiers l'emportent. Murat étonne par sa valeur et son audace ses soldats et les ennemis. Frappé d'une balle à la nuque il est forcé de s'arrêter. Le général Bon est blessé à mort.
Le feu devient général. Des maisons, des barricades, des rues, du palais de Djezzar, partent fusillade et mitraille.
DRUILLE, chef de bataillon de la 13e demi-brigade, **BOUYER, GAUBERT, NEAUD**, tous trois capitaines des grenadiers de cette demi-brigade, **MOLLINIER**, officier de santé sont tués. Marin chef de bataillon et plusieurs officiers sont blessés et emportés.
Horoy qui commande la colonne et qui en reste à peu près le seul officier, avance toujours à la tête de ses grenadiers et pénètre au milieu de la place. Il ordonne de s'emparer des maisons et de s'y installer. Au moment où il croyait avoir surmonté toutes les difficultés, il est frappé mortellement.
L'incertitude se met dans les rangs des soldats restés sans chef et presque tous battent en retraite emportant leur général. Quelques grenadiers restent seuls, luttant encore. Entourés de toutes parts, ces braves brûlent toutes leurs cartouches, refusent de se rendre, et essaient de se faire jour. Emu de tant de courage, le commodore anglais **Sydney SIMITH** leur accorde sans condition une capitulation honorable qu'ils n'avaient point voulu demander.

Visite de Bonaparte à l'ambulance
Les commandants Marin et Horoy

Le 20 floréal (19 mai), le général en chef Bonaparte, accompagné de Berthier et d'une partie de son état-major, vint à l'ambulance visiter les blessés. Marin, en voyant paraitre devant son

[1] Récit d'un témoin oculaire.

grabat le général en chef, s'avança pour se disculper, car il n'avait point obéi à un ordre qui lui était parvenu de rétrograder, lorsque les généraux Lannes et Murat avaient été mis hors de combat. Bonaparte, après avoir regardé Marin avec complaisance, lui dit : « C'est bien, nous vous êtes bravement conduit, allez-vous faire panser, commandant. »

Le général en chef connaissait donc les nominations faites la veille par son chef d'état-major.
Arrivé au lit du moribond Horoy, Bonaparte s'arrêta tristement et après avoir entendu son chef d'état-major, il ordonna qu'un fort au Caire porterait le nom de cet officier pour perpétuer le souvenir de sa bravoure. Il ne s'agissait plus de la nomination de général faite la veille par Berthier puisque Horoy était expirant. Le général voulut néanmoins conserver le nom de ce brave dans la mémoire de ses frères d'armes. En exécution de son ordre, le fort portant le n° 5 le long de l'aqueduc du Caire, prit le nom de « Fort Horoy. »
Cette distinction était justement méritée. Elle eut l'approbation générale, car le commandant Horoy était aussi estimé de ses chefs, qu'il était aimé de ses camarades.
Nous en donnerons pour preuves les deux lettres suivantes dont la teneur et les signatures se dispensent de tout commentaire.

République Française
Armée d'Orient
Liberté Egalité

« Alexandre Berthier, général de division, chef de l'état-major général de l'armée d'Orient, apprend avec regret au citoyen Honoré Horoy, que son frère a perdu la vie au siège d'Acre en combattant glorieusement. »
Berthier

Le chef de bataillon Marin depuis général baron de l'Empire, écrivait également à Honoré Horoy :
« Votre frère est mort à mes côtés sous la tente des suites d'un coup de feu qu'il reçut à l'assaut du 19 floréal an VII à St-Jean d'Acre en Syrie. Ses talents militaires et son rare courage lui avaient fait déférer le commandement d'une colonne de grenadiers pour l'enlèvement de la place ; un plomb meurtrier le traversa d'outre en outre et le fit expirer.
« Vous avez perdu un frère qui m'était cher, j'ai perdu un ami auquel j'étais tendrement attaché ; mais la patrie pas plus que nous deux, en perdant un officier distingué qui promettait d'arriver un jour aux premiers emplois militaires.
« Restant le seul officier de son ancien bataillon, je fus chargé de veiller à sa succession, etc… etc…
Marin

Premières opérations – levée du siège
2 prairial

Cependant le feu des batteries de siège continuait. Il fut ininterrompu pendant toute la journée du 20. Le 21, à deux heures du matin, Bonaparte se rendit auprès de la brèche et ordonna un nouvel assaut. Malgré un courage surhumain, cette nouvelle attaque ne réussit pas mieux que les précédentes.

La peste faisait d'effrayants ravages parmi la garnison et il n'y avait aucun moyen d'en préserver l'armée. Pour prendre la ville d'assaut, il fallait encore sacrifier un millier d'hommes au moins. Les nouvelles reçues d'Egypte annonçaient plusieurs soulèvements paraissant se lier à un système général d'attaque dirigé contre les Français. En Europe, une coalition formidable menaçant la patrie dont le gouvernement jusqu'alors si chancelant était peut être renversé. Toutes ces considérations donnèrent fort à penser au général en chef. Jugeant que la prise des ruines de la ville ne valait pars le sang précieux de ses soldats qui s'épuisaient et ne se renouvelaient pas, il résolut de lever le siège d'Acre.
Sa résolution fut masquée par un redoublement de feu. Toute l'artillerie de siège fut mise en batterie. Pendant 6 jours, elle tira continuellement. On en profita pour faire filer les blessés, les malades, les prisonniers et les bagages sur Jaffa et pour évacuer les hôpitaux pour le Caire.
Le 1er germinal (20 mai), la division Régnier qui était de tranchée en sortit à 10 heures du soir. L'armée marcha longeant la mer, après avoir détruit l'artillerie qu'elle ne pouvait emmener, Kléber formant l'arrière garde. Les assiégés ne s'aperçurent que le 2 au jour de la levée du siège. Leur joie fut d'autant plus grande que s'attendant à un nouvel assaut, ils croyaient leur position désespérée.
Le 2 à 8 heures du matin, l'avant-garde de l'armée prit position à Césarée ; le corps de l'armée à Tautourah, l'arrière-garde à Haiffa.

L'ordre du jour dit à l'armée :

« Soldats,
Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée d'Arabes. L'armée qui était en marche pour envahir l'Afrique est détruite, vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux.
« Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert. Vous avez dispersé, au champ du Mont-Thabor, cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Egypte.
« Les trente vaisseaux que vous avez vu arriver devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie ; mais obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins ; une partie de ses drapeaux ornera votre entrée en Egypte. Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris 40 pièces de campagne, 50 drapeaux, fiat 6 000 prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Haiffa, Acre, nous allons rentrer en Egypte, la saison des débarquements m'y rappelle.
« Encore quelques jours et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais. Mais dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours. Les braves que je devrais d'ailleurs y perdre me sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.
« Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous pendant cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.
« Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire, et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maitrise la victoire. »

Le siège d'Acre avait duré 62 jours de tranchée ouverte. L'armée française y avait perdu 500 hommes tués, parmi lesquels beaucoup d'officiers distingués : le général Caffarelli du Falga, le

général de division Bon, le général de brigade Rambeaud ; quatre adjudants généraux ; dix officiers du génie, trente officiers supérieurs et d'état-major, parmi lesquels il faut citer le capitaine **CROISIER**, aide de camp du général en chef, les colonels **BOYER** du 13e de ligne et **VENOUX** du 25, officiers de mérite… Le général en chef fut légèrement blessé et eut un cheval tué sous lui.
Quinze mille Turcs entrèrent successivement dans Acre. Cinq mille existaient encore au moment de la levée du siège. Leurs pertes pendant le siège a donc été de dix mille hommes, tués, blessés ou prisonniers.
Général Bertrand

Retraite de l'armée

Le 3 prairial, l'armée coucha sur les ruines de Césarée. Le 5, elle arriva à Jaffa, elle y séjourna les 6, 7 et 8. Ce temps fut employé à punir les villages qui s'étaient mal conduits, à faire sauter les fortifications de Jaffa, à jeter à la mer toute l'artillerie en fer de la place.
Le 9, l'armée se mit en marche : la division Régnier formant la colonne de gauche et s'avançant par Ramisé ; le quartier général, la division Lannes, la division Bon, suivant la route du centre. Le pays qu'on allait parcourir jusqu'à Gaza avait commis toutes sortes d'excès : villages et moissons furent brûlés.
Le 10, l'armée arriva à Gaza. Cette ville avait conservé une attitude amicale. Les personnes et les propriétés y furent respectées. On fit sauter le fort et l'armée partit pour K..-James. Le 13, elle entra dans le désert suivie d'une quantité considérable de bestiaux enlevés à l'ennemi et destinés à l'approvisionnement d'El Arish où l'armée séjourna le 14. Bonaparte, jugeant cette place de la plus grande importance, y ordonna des travaux et de nouvelles fortifications ; il la fit approvisionner de vivres et de munitions, et y laissa une garnison qui fut confiée au chef de bataillon **CAZAL**.
Le 16 prairial, l'armée arrive à Cathieh après avoir souffert de la soif d'une manière horrible. Bonaparte y laissa une garnison considérable, remit au commandement de cette place celui d'El-Arish et le donna à un général de brigade.
Enfin le 19, l'armée arriva à Salheyeh.
Les appels faits avec soin donnèrent onze mille cent trente-trois hommes présents. Il manquait donc 2 000 hommes. Cinq cents tués sur le champ de bataille, sept cents morts aux hôpitaux, 1 800 blessé dont 90 amputés ne pouvant servir que dans les vétérans, telles étaient les pertes supportées par le corps expéditionnaires de Syrie, fort à peine de 13 000 hommes au moment de son départ.
(Bulletin de la grande armée.)

Arrivée au Caire
26 prairial an VII (14 juin 1799)

De Salaheyeh, le général Kléber reçut l'ordre de se porter avec la division sur Damiette pour y prendre ses cantonnements. L'armée continua sa route sur le Caire, où, par ordre du général en chef, elle fit le 26 prairial une entrée triomphale. « Les habitants étaient sortis au-devant d'elle et l'attendaient à la Conbbé. Les députations des corps de métiers et de ceux des marchands avaient préparé des présents magnifiques qu'ils offrirent au sultan « Kébir… Les Français qui étaient au Caire avaient de leur côté fait préparer en plein champ un festin pour célébrer l'arrivée de leurs camarades. Tant de bruits avaient couru sur les désastres de l'armée en Syrie, que,

quoique la division Kléber manquât puisqu'elle s'était portée sur Damiette, on fut étonné de voir l'armée si nombreuse et si peu affaiblie, etc…
(Général Bertrand)

Séjour en Egypte
Bataille d'Aboukir
7 thermidor an VII (27 juillet 1799)

Après la campagne de Syrie, la 13e demi-brigade reprit ses cantonnements au Caire. Elle y resta jusqu'au 26 messidor (14 juillet). A cette date, Bonaparte crut à propos de quitter la ville et de camper au pied des Pyramides. C'est là que le l27, à 2 heures de l'après-midi, il reçut la nouvelle que treize vaisseaux de quatre-vingts et soixante-quatorze, neuf frégates, 30 chaloupes canonnières et quatre-vingt-dix bâtiments de transport chargés de troupes turques, avaient mouillé le 24 dans la rade d'Aboukir, et que le fort devait déjà être cerné. A 10 heures du soir, tous les ordres pour mettre l'armée en mouvement depuis Syène jusqu'à Damiette, depuis El-Arish jusqu'à Alexandrie, étaient expédiés.
Le bourg de Rahmanieh est indiqué par Bonaparte comme point de concentration de l'armée. Le général Murat forme l'avant-garde avec toute la cavalerie, les grenadiers des 69e, 18e et 32e demi-brigades, un corps d'éclaireurs et le 1er bataillon de la 13e. Il atteint Rahmanieh le 1er thermidor. Dans la nuit du 6 au 7, toute l'armée campe au puits qui se trouve à deux lieues d'Aboukir.
Les Turcs, formés sur 2 lignes comptaient près de 18 000 combattants y compris 4 000 hommes de garnison qu'ils avaient jeté dans le fort dont ils s'étaient emparés le lendemain de leur débarquement.
Sans attendre l'arrivée de la division Kléber, Bonaparte ordonne l'attaque. La division Lannes longeant le lac Madieh attaque la gauche ennemie. Elle se déploie sur une seule ligne, la 69e à gauche, la 22e lègère au centre, la 13e à droite : cette dernière demi-brigade envoyant un détachement pour surveiller la digue ruinée qui sépare le lac Madieh de la rade d'Aboukir. Au bout de quelques instants, les Turcs sont délogés de leurs positions et chargées à la fois par la cavalerie et l'infanterie.
Acculés à la mer, ils ne veulent pas de demander quartier et sont précipités dans les flots.
La 23e est alors laissée en arrière pour surveiller le rivage, garde la position dont on vient de se rendre maitre et empêcher tout retour offensif des canonnières. Elle ne prit donc point part à l'attaque de la seconde ligne bientôt culbutée et détruite comme la première.
La perte des Français dans cette bataille a été de 200 hommes tués et 550 blessés. Les Turcs y ont perdu 2 000 tués, 3 000 prisonniers, 10 ou 11 000 noyés (la garnison du fort est comprise dans ces calculs).
De l'armée de **MUSTAPHA**, il ne restait le soir que les 4 000 hommes formant la garnison du fort d'Aboukir, qui est immédiatement assiégé par la division Lannes.

Reprise du fort d'Aboukir
15 thermidor an VII (2 août 1799)

La garnison refuse de capituler. Lannes fait battre la flotte par son artillerie, et l'oblige à s'éloigner. Blessé, il est remplacé par le général Menou. Le 12, les Turcs tentent une sortie générale et sont culbutés partie dans le fort, partie dans la mer. Enfin, le 15 thermidor, réduits à 2 000 mourants de faim et de soif, ils se rendent à discrétion.

L'escadre turque lève l'ancre trois jours après et se dirige sur Jaffa où elle rejoint le grand vizir **YOUSOUF-PACHA.**

Départ de Bonaparte
Kléber, commandant en chef
6 fructidor (23 août 1799)

La brillante victoire d'Aboukir fut la dernière action de guerre de Bonaparte en Egypte. Instruit des revers que la France éprouvait depuis son départ, le général en chef se décida à quitter l'Egypte le 6 fructidor (23 août 1799) laissant à Kléber le commandement de l'armée, et emmenant avec lui Berthier, Lannes, Murat, Marmont et Andréossy.

La 13e est versée dans la division Régnier

La 13e demi-brigade avait repris au Caire ses anciens cantonnements, détachant au fort d'El-Arish son 1er bataillon (commandant **GRANDPAIN**). Le 17 fructidor, elle fut classée dans la division Régnier qui reçut l'ordre de partir pour Belbeis où elle devait arriver le 11 vendémiaire an VIII. « Son effectif était à cette époque de 1 138 présents sous les armes, officiers compris. » Ce fut vers ce moment que l'armée d'Egypte privée de toute communication avec la France, dans l'impossibilité de renouveler ses approvisionnements, dut adopter un nouvel uniforme, choisi suivant les ressources locales. Aussi voyons-nous que dans l'ordre du 10 vendémiaire, on indique que la 13e demi-brigade aura pour uniforme : « Habit cramois, retroussis et parements puce ; passepoil blanc ; collet bleu et passepoil bleu. »

Triste incident d'El-Arish
8 nivôse an VIII

Pour des raisons qu'il n'entre pas dans notre cadre de développer, le général Kléber ne voulait pas rester en Egypte et dès les premiers mois de l'an VIII, il avait entamé des pourparlers avec les autorités turque et anglaise.
Au moment où il traite d'une convention avec le grand vizir et le commodore Sydney Smith, plénipotentiaire de la cour de Londres, le fort d'El-Arish, le poste le plus avancé de l'armée française est menacé d'une attaque prochaine par l'armée turque qui était campée sous les murs de Damas et avait son avant-garde posté à Jaffa.
Les fortifications d'El-Arish consistaient en 4 murailles non terrassées de 40 toises chacune de longueur, disposées à angles droits et flanquées aux angles par 4 petites tours octogonales. Lors de la prise du fort par l'armée française, les maisons intérieures avaient été détruites à l'exception de celles pouvant servir de magasins, etc… Les parapets avaient été réparés.. et on avait construit en avant du fort un bastion qui n'avait aucune communication avec l'intérieur.

La garnison se composait du 1er bataillon de la 13e (commandant Grandpain), d'une compagnie de canonniers et de 4 de mineurs, en tous 450 hommes. Elle comptait en outre 3 officiers du génie dont le chef (commandant Cazal) commandait la place, 2 officiers de santé, enfin des employés de l'hôpital et de la manutention. Le fort était armé de 4 pièces de 8, de 4, de 2 obusiers de 6, de 3 000 boulets et obus avec la poudre nécessaire et enfin de 300 000 cartouches d'infanterie.

Le 1er nivôse, El-Arish fut investi par les 30 000 hommes d'Yusuf-Pacha et le chef de bataillon Cazal fut sommé de se rendre. Cet officier fit la réponse suivante : « Je défendrai jusqu'à la dernière extrémité la place qui m'a été confiée, comme l'exigent mon honneur et mon devoir ».
Dans la nuit des 2 et 3, des batteries furent établies par les Osmanlis ; le 3, un feu terrible fut dirigé sur le fort ; le 4 l'ennemi se précipita en foule sur le revers des monticules, et de proche en proche, parvint à pénétrer sur le glacis et à se loger dans les décombres ; mais une sortie protégée par le feu du fort est exécutée et après une attaque opiniâtre, l'ennemi est entièrement débusqué.
Le rapport du capitaine **FERAY**, commandant les grenadiers du 1er bataillon de la 13e, signale qu'à cette date du 4, alors que l'ennemi occupait une partie des glacis, une pétition avait été signée par 80 soldats pour demander à leur chef Cazal de se rendre en présence de l'impossibilité de résister à une armées de trente mille hommes, et de l'affirmation des habitants qui assuraient que la garnison aurait la vie sauve si elle se rendait.
Le 25 nivôse, la garnison fut rassemblée dans l'intérieur du fort. Le drapeau de la 13e demi-brigade étant arrivé, le chef de bataillon Cazal parle ainsi aux soldats : « La garnison d'El-Arish veut donc de déshonorer et on verra pour la première fois des Français préférer de se rendre lâchement à l'honneur de combattre… Avez-vous oublié que vous êtes l'avant-garde de l'armée et que vos frères comptent sur vous pour arrêter l'ennemi pendant qu'ils se réunissent pour venir à votre secours. Vous espérez être conduits en France mais la France y rejettera loin de son sein ceux qui l'auront trahie et déshonorée. »
Quelques cris séditieux l'interrompirent malgré les efforts des officiers pour ramener la garnison à l'obéissance. La sédition commençait à devenir inquiétante lorsque le commandant demande et obtint un moment de silence : « soldats leur dit-il, si tout ce que vous venez d'entendre ne peut vous satisfaire, s'il se trouve parmi vous des lâches qui veulent se déshonorer, qu'ils sortent et aillent trouver l'ennemi, je vais leur faire ouvrir les portes. Quant à moi, je me défendrai jusqu'à la dernière extrémité avec les officiers et les braves qui ont les sentiments français. » A l'instant, les portes furent ouvertes et la troupe resta immobile. La ferme résolution du commandant étonna les mutins. Au tumulte succédèrent l'ordre et le silence. La garnison parut disposée à se défendre.
Jusqu'au 8, tout fut tranquille, et chacun fit courageusement son devoir ; mais les progrès de l'ennemi étaient sensibles, une partie des parapets des courtines abattue. Dans la matinée le feu de l'artillerie et de la mousqueterie devenant plus vif, le commandant Cazal ordonna au capitaine Feray de faire une sortie avec les grenadiers pour chasser les Trucs de leur premier boyau. Les grenadiers refusèrent de marcher et le capitaine, suivi seulement de 3 soldats, fut contraint de rentrer.
Au moment où le capitaine Feray rentrait dans la lunette, une partie de la garnison abattit le drapeau qui était au-dessus de la porte. Les canonniers cessèrent de tirer et des drapeaux blancs furent arborés. Un sergent de grenadiers ramassa le drapeau qui était tombé et alla le replanter sur la porte. Le capitaine **GUILLEMAIN** s'établit à côté du drapeau avec deux soldats de la 13e pour empêcher de l'abattre à nouveau.
Le commandant et les officiers firent de vains efforts pour contraindre les soldats et canonniers à continuer le feu et à descendre les drapeaux blancs. Tout fut inutile. Les lâches révoltés jetèrent du rempart des cordes aux Turc qui, une fois dans le fort, désarmèrent la garnison et coupèrent la tête de ceux mêmes qui leur avaient jeté des cordes pour monter. Pendant que cette scène se passait, le commandant Cazal et les officiers accompagnés d'un petit nombre de braves restés fidèles, se retirèrent sous la voûte de la porte et s'y barricadèrent avec la ferme résolution de vendre chèrement leur vie.

Le colonel anglais **DOUGLAS** qui dirigeait les travaux du siège et avait été introduit dans le fort de la même manière que les Trucs, priait instamment le commandant Cazal de faire ouvrir la porte. Celui-ci refusait protestant qu'il n'en ferait rien sans obtenir une capitulation.
A ce moment, une épouvantable détonation se fit entendre. C'était le magasin à poudre qui sautait[1]. Celle explosion fut cause que les Français qui accompagnaient les Trucs furent massacrés : ils eurent la tête tranchée. Au nombre des victimes se trouva le commandant Grandpain.
Enfin la capitulation fut signée et la porte ouverte. Semblables à un torrent furieux, le Turcs se précipitèrent dans la forteresse et portèrent partout le ravage et la mort. L'aga des janissaires et Rajel Pacha ne purent qu'à grand'peine faire cesser le carnage.
Le commandant Cazal, 10 officiers et 160 hommes, seuls survivants de la garnison d'El-Arish, furent conduits au camp du vizir sous la protection des généraux et des officiers turcs qui coururent eux-mêmes les plus grands dangers. De là, ils furent emmenés à Gaza.
(Extrait des notes du colonel Theviotte et du rapport du capitaine Féray.)

Convention d'El-Arish
4 pluviôse an VIII (24 janvier 1800)
An 12-14 de l'Hég…
Reconstitution de l'armée

Pour s'opposer à l'invasion des Turcs, le général en chef avait porté son armée en avant de Salheyel (6 nivôse).
A la nouvelle de la prise d'El-Arish, il crut qu'il ne lui restait d'autre parti pour sauver ses troupes et son honneur que de capituler et il autorisa ses commissaires à négocier. La convention fut signée le 5 pluviôse et quelques jours après elle fut ratifiée par le général en chef et par le grand vizir. Le grand vizir signa comme premier ministre de la Porte, commandant de terre et de mer ; sir Sydey Smith dans sa double qualité de ministre plénipotentiaire de la Grande Bretagne et de commandant de la croisière du Levant. Le ministre de Russie le garantit. Comme clause principale, cette convention composée de 22 articles portait que l'armée française quitterait l'Egypte et serait évacuée en France sur des bâtiments français, anglais ou turcs.
Le 6 pluviôse, l'armée fut formée à 5 divisions. La 1re division commandée par le général Régnier conserva la 13e demi-brigade. Cette division était ainsi composée : généraux de brigade **LAGRANGE** et **ROBIN** ; adjudants généraux **CAMBES** et **MARAND** ; 22e demi-brigade légère, 9e, 13e, 85e de bataille ; une pièce de 11, trois de 8, une de 5 et deux obusiers de 6 pouces avec leurs attelages et leurs caissons.

Loyauté anglaise
Violation de la Convention

En exécution du traité conclu avec le grand vizir à El-Arish, le général Kléber avait remis aux troupes Ottomanes les forts de Gattieh, Saheyeh, Bebeis, tous ceux de la Haute-Egypte, la ville de Damiette, etc.. etc…
Déjà les approvisionnements, les bagages et presque toutes les munitions de guerre étaient à Alexandrie pour y être embarqués. La ville et les forts du Caire devaient être évacués sous 2 jours, enfin le grand vizir était à Belbeis avec toute son armée, lorsque le général français apprit

[1] Episode du sergent TRIAIRE.

que les Anglais se refusaient à l'exécution du traité d'El-Arish. « Il faut que cette armée périsse et soit un exemple de la vengeance britannique ; que pas un des hommes qui en a fait partie ne revoie ses foyers. » avait dit M. **DUNDAS**, membre du cabinet anglais.
L'amiral **KERTH** annonce au nom de son gouvernement que l'Angleterre désavoue Sydney Smith, que la convention d'El-Arish est annulée et que l'armée française, considérée comme prisonnière de guerre doit se rendre à discrétion. « Soldats, dit Kléber dans une proclamation restée à jamais célèbre, on ne répond à de telles insolences que par des victoires ; préparez-vous à combattre. » et sur le cham, il fait réarmer les forts, arrêter le départ de munitions, revenir celles qui étaient parties, camper en avant du Caire les troupes qu'il avait près de lui et ordonner à toutes celles de la haute et basse Egypte de venir le joindre.

Bataille d'Héliopolis
29 ventôse an VIII (20 mars 1800)

Le grand vizir s'était avancé jusqu'à El-Kangah et avait porté son avant-garde à El-Matarich. Dans cette position, le général Kléber entama quelques négociations qui n'aboutirent pas ; mais dans l'intervalle, ayant réuni toutes les forces, il prit la résolution de livrer bataille.
Le 29 ventôse an 8, à 1 heure du matin, l'armée quitta son camp et se porta dans le désert en arrière du village de Gobbeh. Là, elle se forma en 4 grands carrés : ceux de droite aux ordres du général **FRIANT**, étaient composés, le 1er de la 21e légère et de la 88e de bataille, les seconds des 61e et 75e de ligne. Ceux de gauche, aux ordres du général Régnier étaient composés, le 1er des 22e légère et 59e de ligne, le second des 13e et 85e. Un 5e carré formé de la 25e était placé en arrière de la division Régnier dont il faisait partie. L'artillerie des demi-brigades était aux angles des carrés d'une même division. Les compagnies de grenadiers et de carabiniers étaient en avant, sur les flancs, toujours prêtes à se former en colonnes d'attaque. La cavalerie composée des 13e, 14e, 15e, 18e, 20e dragons, du 22e de chasseurs, du 7e de hussards et des guides, était en colonne entre les 2 divisions. L'artillerie légère marchait sur les flancs soutenue par 2 divisions de dromadaires.
Le camp du vizir était entre El-Kangah et Abou-Zaabel. Les rapports les moins exagérés portaient son armée à 60 000 hommes. Son avant-garde forte de 5 à 6 000 janissaires d'élite et d'un corps considérable de cavalerie, était retranchée dans El-Mataneh avec 16 pièces de canon.
A 3 heures du matin, l'armée française se mit en marche. La division Régnier s'arrêta hors de la portée du canon d'El Mataneh pendant que la cavalerie et la division Friant se plaçaient entre ce village et celui d'El Marg. Durant ce mouvement, un corps de cavalerie ennemie se dirigeait sur le Caire. Les guides le chargèrent et furent enveloppés. L'issue de cette mêlée leur eut été funeste si le 22e chasseurs et le 14e dragons ne se fussent portés pour soutenir l'action. Après un combat opiniâtre, l'ennemi prit la fuite et continua à se diriger sur le Caire.
Cependant la division Régnier attaqua le village. Les carabiniers et grenadiers formés en colonnes d'attaque se précipitèrent sur l'ennemi. Les carrés marchèrent en avant. On battit la charge et sous la protection de l'artillerie, le village fut emporté après la plus vigoureuse résistance[1].
Maître d'El Mataneh, Régnier y laissa le petit carré pour biser les affuts, enclouer les pièces, enlever les blessés et se dirigea sur Héliopolis où la division se rallia.

[1] Brigade Lagrange, 13e demi-brigade.

Pendant ce temps, des nuages de poussière amenèrent l'arrivée de l'armée turque qui prit position sur une pente insensible joignant les villages de Seriagons et d'El Merg. Le vizir s'établit de sa personne derrière le bois de palmiers près de ce dernier village.
Le général Friant fut bientôt attaqué par les tirailleurs qui garnissaient le bois. L'armée française s'avançait en reprenant peu à peu son ordre de bataille. Des pièces d'artillerie placées sur le front de l'armée turque tirèrent quelques temps sur nos troupes, mais sans succès, tous les boulets passant de plusieurs toises au-dessus de la tête de nos soldats. Nos pièces répondaient par un feu soutenu qui fit bientôt cesser à celui de l'ennemi. Alors et presque en même temps, tous les drapeaux se réunirent de tous les points de la ligne ennemie, signal ordinaire d'une charge générale. Les divisions françaises laissèrent approcher les assaillants à demi-portée de mitrailles. Arrêtés par les premières décharges, les Turcs se séparèrent et notre feu continuait, ils se déterminèrent à prendre la fuite. Notre infanterie ne voulait tirer qu'à bout portant, elle ne brûla pas une amorce.
Le vizir était dans le village d'El Merg exposé au feu de nos pièces. Il attendait le succès de ses ordres. C'est alors que son armée s'ébranla et entoura de toutes parts l'armée française qui se trouva ainsi placée au milieu d'un carré de cavalerie d'une demi-lieue de côté. Cet état subsista tant que les armées furent en présence. Voyant que cette attaque n'avait pas réussi, le vizir se retira précipitamment à El Kangah.
L'armée française continuant de s'avancer sur ce village, la cavalerie qui était devant elles, se retira confusément et prit la fuite. L'armée ottomane était trop vivement poursuivie pour qu'elle put s'arrêter à El Kangah. Les Français y arrivèrent avant le coucher du soleil et y passèrent la nuit sous les tentes de l'ennemi.
(Note du colonel Theviotte in extenso)

Les Turcs perdirent dans cette bataille neuf mille hommes tués, blessés ou pris. Le reste se dispersa. Cinq mille hommes seulement arrivèrent à Gaza avec le vizir. La perte des Français fut de cent cinquante tués, blessés ou prisonniers : le quart de l'armée seulement avait été dégagé.
Général Bertrand

Insurrection du Caire
29 ventôse an VIII (20 mars 1800)

Quelques heures après le commencement de la bataille d'Héliopolis, la rébellion avait éclaté dans la ville de Bonlac. Les insurgés attaquèrent le fon de Camin et furent repoussés après avoir laissé sur le terrain 300 des leurs.
Sur ces entrefaites, le peuple du Caire qui s'était porté en foule au-delà de Bonlac attendant l'issue de la bataille générale, vit successivement arriver des corps de mameluks et d'osmanlis qui assuraient que les Français venaient d'être défaits.
Bientôt après, **NASSIR-PACHA** se présenta à la porte des victoires annonçant que les Français venaient d'être taillés en pièces, qu'il allait prendre possession de la capitale au nom du sultan **SELIM**, et y célébrer le triomphe de ses armes sur les infidèles. Il était suivi d'environ 10 000 cavaliers turcs et 2 000 mameluks.
Suivi de la multitude, Nassir Pacha se rendit à la contrée des Européens et s'en fit ouvrir les portes. Les habitants furent massacrés sans distinction d'âge, de sexe et de nation. Les maisons furent pillées et l'incendie allumé. Nassir-Pacha excita ensuite le peuple à le suivre sur la place d'Erbekyeh pour y exterminer le reste des Français enfermés dans la maison de Mohammed

BEYEL-ELFY. C'était la résidence du quartier général et il s'y trouvait à peine 200 hommes qui repoussèrent la multitude et les cavaliers.
(Théviotte)

Le sergent KLANE

Les révoltés se présentèrent devant la maison de Mustapha où étaient de garde 8 soldats de la 13e[1], commandés par le sergent Klane : le poste essaya de se défendre, mais ne pouvant y réussir, les soldats se font jour à travers la multitude, marchant serrés les uns contre les autres et faisant feu alternativement. Tout coup portait. La foule s'écarte et fait avancer une pièce de canon : ces 9 braves se précipitent sur cette pièce, s'en emparent et avant qu'elle ait fait feu et l'emmènent. Trois de ces hommes intrépides sont blessés. Leurs camarades les emportent. Ils continuent à combattre en se retirant et parviennent près du fort Dupuy où ils échappent enfin à la rage de leurs ennemis furieux, et étonnés de tant de valeur.
(Bulletin de la grande armée)

Capitulation de la ville
1er floréal an VIII (20 avril 1800)

Le soulèvement était devenu général. 5 à 6 00 Turcs échappés à la déroute d'Héliopolis étaient entrés dans la ville avec **IBRAHIM BEY**. Plus de 5 000 hommes armés de fusils occupaient le Caire. Le restant de la population portait des sabres et des piques. Le principal but de Nassir-Pacha était d'emporter le quartier général. Il n'y put réussir. Deux cents Français sous les ordres du général **VERDIER** soutenaient depuis deux jours ce siège extraordinaire lorsqu'on aperçut la colonne du général Lagrange (13e et 85e) qui arrivait de l'armée avec 4 bataillons et entrait le même jour au quartier général. Ce poste devint bientôt inexpugnable, il n'en était pas moins bloqué par les insurgés quand le général Friant, arrivant avec 5 bataillons, battit l'ennemi sur tous les points, sans pouvoir cependant pénétrer dans l'intérieur de la ville.
Telle était la situation lorsque le général en chef Kléber, renonçant à la poursuite de l'armée battue à Héliopolis se présenta devant le Caire, le 6 germinal au matin (25 mars) avec une partie de l'armée qui prit position entre le fort Helkwoski et le fort Camin. La division Régnier qui était revenue de Salkeyeh occupait le quartier des Coptes.
Différentes attaques toutes meurtrières eurent lieu sans succès et on arriva jusqu'à la fin de germinal sans avoir fait de progrès sensibles. Le siège durait depuis près d'un mois. L'ennemi ne paraissait pas disposé à évacuer la ville ; Kléber se décida à tenter une affaire générale. Dans la nuit du 28, l'ordre fut donné aux troupes de se tenir prêtes. A la pointe du jour, l'attaque commença. Le commandant Marin de la 13e y fut blessé d'un coup de poignard, en enlevant avec son bataillon la tranchée faite par l'ennemi en bas du Sauton. Bonlac fut réduit en cendres. Les Turcs ne cédèrent qu'après 3 jours d'une lutte acharnée et ce fut seulement le 1er floréal que fut signée entre Kléber et Ibrahim-Bey une capitulation aux termes de laquelle l'armée turque devait être évacuée en Syrie.
Le 3 et le 4 floréal furent employés par les 2 armées aux préparatifs de l'évacuation qui eut lieu le 5. Le général Régnier avec sa division escorta les Turcs jusqu'à Salheyeh d'où ils prirent dans le désert la route et Gaza. Ils s'y rendirent sans s'arrêter.

[1] Le 3e bataillon de la 13e avait été laissé au Caire et n'avait pas pris part à la bataille d'Héliopolis. C'est lui qui défendait les forts et pendant l'insurrection.

Pendant ces 35 jours de combat, l'armée perdit un millier d'hommes tués, blessés ou prisonniers dont trois cents indigènes.
Général Bertrand

Rapports du colonel Delegorgue

A la suite des batailles d'Héliopolis et du Caire, le colonel Delegorgue, chef de la 13e demi-brigade envoya les rapports suivants :

1 – **au camp de Dakoubée, le 19 germinal an VIII (9 avril 1800)**

« Delegorgue, chef de la 13e demi-brigade de bataille au citoyen Lagrange, général de brigade.
« Citoyen général, il nous manque trois capitaines, deux au 1er bataillon, quand il sera reformé et un au 3e, le citoyen **COURTZ** qui a été tué le 14.
Conformément à la nouvelle constitution, je crois que c'est au général en chef de nommer à ces emplois, puisque c'est le premier consul qui nomme les officiers de terre et de mer.
« Depuis longtemps, citoyen général, il n'y a pas eu d'avancement dans la demi-brigade ; cependant plusieurs officiers des distinguent.
« Je vous demanderai de remplacer le citoyen Courtz par le citoyen **MAINE**, lieutenant au 3e bataillon. Cet officier a mérité depuis longtemps le grade de capitaine. Je pense même qu'il serait choisi par les capitanes et les chefs, si le remplacement devait encore se faire conformément à la loi du 14 germinal. C'est un officier qui a des talents, beaucoup de zèle et une moralité distinguée.
Le citoyen **SUSBIELLE**, lieutenant des éclaireurs se distingue dans toutes les occasions. A Acre, il devait être promu au grade de capitaine. Il vient encore de se distinguer à Matarich où il est rentré un des premiers. Si vous pouviez, citoyen général, obtenir pour ces 2 braves officiers le grade de capitaine, ils le méritent ; d'ailleurs vous les connaissez.
« Il nous manque aussi, citoyen général, un sous-lieutenant d'éclaireurs. Nous n'avons pas d'officier plus propre pour remplir cette place que le sergent-major de cette compagnie, le citoyen **POILPRE**, jeune homme d'une bravoure distinguée. Il a été blessé à Acre, ici dernièrement à Matarich où il a montré avec son capitaine (le citoyen **GUILLET**) et son lieutenant (le citoyen **SUSBIELLE**) un courage qui a entrainé toute sa compagnie. Je vous demande, citoyen général, cette place pour ce brave sergent-major.
Nous n'avons plus d'officiers à placer et il est nécessaire que ces emplois soient remplis.
Le citoyen **JACQUEMOT**, sous-lieutenant à la 1re compagnie de grenadiers s'est aussi distingué. Il est entré un des premiers à Matarich, a sabré de tous côtés. Il reçut un coup de sabre qui lui a coupé le chapeau. A Aboukir, il s'est encore distingué ; il fut blessé. C'est un officier qui par sa conduite, sa tenue et ses talents mérite le grade de lieutenant. Je vous le demande, citoyen général, pour ce brave zélé militaire.
Le capitaine **BOUVIER**, de la 2e compagnie de grenadiers s'est conduit à Matarich d'une manière distinguée. Vous l'avez vu, citoyen général, s'élancer dans le camp de l'ennemi avec sa Cie et les grenadiers du 1er bataillon qui ont montré en cette occasion beaucoup de valeur. Ce capitaine est peu propre à commander un bataillon, mais si vous pouviez lui obtenir un sabre, il en ferait un bon usage. Il a cassé le sien à Matarich en frappant sur l'ennemi. Cet officier se conduit bien et tient bien sa compagnie.
« Je sens, citoyen général, que ce n'est pas le moment d'interrompre le général de division, non plus que le général en chef ; cependant citoyen général, nous avons besoin de capitaines et nous

avons encore d'autres sujets dont la conduite mérite d'être connue et qui sont dignes d'avancement.
« Je me réserve de vous faire ce rapport dans un moment plus tranquille. »
Salut et respect
Delegorgue.

2 - **Division Régnier** 13e demi-brigade
Infanterie de ligne

Etat des citoyens, officiers, sous-officiers, grenadiers qui se sont le plus particulièrement distingués dans les affaires qui ont eu lieu depuis le 29 ventôse an VIII.

Ancestramil

Nom des citoyens	Grades	Observations
RENARD (dans le cas d'avancer)	Lieutenant de grenadiers	S'est toujours distingué dans toutes les occasions, à Acre, à Montarich, enfin dans toutes les circonstances. Cet officier a montré la plus grande valeur et le plus grand sang-froid. Il a mérité le grade de capitaine qu'il remplirait avec distinction.
JACQUEMOT Jean Nicolas (dans le cas d'avance)	Sous-lieutenant de grenadiers	a aussi mérité le grade de lieutenant. A Aboukir il s'était déjà très distingué A Matarich, il s'est élancé sur l'ennemi et a enlevé ses grenadiers avec la plus grande valeur
DERAUT Jean Baptiste (mérite un fusil)	Sergent de grenadiers de la 2e compagnie	N'a cessé depuis que nous sommes en Egypte de se distinguer, à Alexandrie, à Acre, enfin dans toutes les affaires. On lui avait promis un sabre; dernièrement à Matarich il s'est précipité un des premiers sur l'ennemi. Ce brave sergent quoique blessé d'une balle au pied a toujours suivi sa compagnie,
KLANE (mériterait un fusil)	Sergent	S'est distingué. Il était de garde chez Mustapha-Aga. Il s'est retiré à la citadelle avec tout son monde au milieu du feu le plus vif en faisant passage le premier à la baïonnette. Ce sous-officier ferait un bon sous-lieutenant.
JAMIAUX (mériterait un fusil)	Grenadier de la 2e Cie	S'est distingué dans toutes les affaires, à Matarich, il a sauvé la vie du citoyen Taraire chef de bataillon de la 85e. Dans toutes les circonstances, il montra la plus grande valeur.
THISSIER (mériterait un fusil)	Grenadier de la 3e Cie	S'est toujours distingué, à Acre il devait obtenir un sabre. Les 14 et 28 du mois de germinal, il s'élança un des premiers dans le retranchement de l'ennemi.
BOISSIERES (mériterait un fusil)	Grenadier de la 3e Cie	S'est très bien montré les 14 et 28 du mois dernier (germinal). Il s'élança un des premiers dans les boyaux. A Acre, il devait obtenir un sabre.
VAUCHER, FONTAINE (mériteraient un fusil)	Grenadiers de la 23e Cie	Ont sauté des premiers dans le camp de l'ennemi à Matarich.
MONDE (mériterait le grade de caporal qu'il remplirait bien.	Grenadier	Brave grenadier du 1er bataillon, s'est bien montré. A Acre, il avait déjà mérité un sabre. A Aboukir, il s'est encore distingué.

Ancestram

Ces 6 grenadiers sont dans toutes les occasions d'une valeur remarquée par leurs camarades mêmes.
Ils méritent bien la récompense d'un fusil que le général en chef veut bien accorder aux braves.
J'ai aussi l'honneur d'observer que les grenadiers du 1er bataillon se sont en général distingués.
Les officiers, sous-officiers et fusiliers ont, depuis leur rentrée, montré on ne peut plus de dévouement et d'exactitude à leur devoir.
Le chef de brigade
Delegorgue

Vu et vérifié par nous
Général commandant la demi-brigade
Lagrange
Du camp, le 4 floréal an VIII (24 avril 1800).

Le chef de brigade Delegorgue est nommé général de brigade.
Il est remplacé par le colonel Froment, 5 floréal an VII
Lettre du commandant Lamorendière.

Le chef de brigade Delegorgue avait été nommé général de brigade par Kléber sur le champ de bataille d'Héliopolis et remplacé » dans son commandement, le 5 floréal, par le colonel FROMENT. Consulté au sujet de cette promotion, le chef de bataillon **LAMORENDIERE** écrivit la singulière lettre qu'on va lire.

Au Caire, le 10 floréal an VIII.
Lamorendière, chef du 2e bataillon de la 13e demi-brigade, au citoyen Régnier, général de division.

« Mon général,
« Vous m'avez demandé hier les sentiments des officiers sur la nomination du citoyen Froment : je n'ai pas pu vous répondre pour tout mon corps, mais puisque vous me l'avez permis, mon général, je vous dirai ce que j'en pense.
J'estime le citoyen Froment, j'eusse même partagé la satisfaction si la nomination s'était faite sans préjudice pour ceux qui pouvaient y prétendre. Je lui rends justice, c'est un officier plein de mérite. Mais je vous avoue, mon général, que je ne m'attendais pas après des campagnes aussi actives que celles que nous faisons depuis deux ans, que pouvant prétendre par mes services et mon ancienneté à une place vacante dans le corps, je dusse être frustré de mes espérances.

Je sers depuis mon enfance. La guerre de 1778 à 1783 m'avait déjà vu faire des campagnes dans les dernières années en qualité de sergent volontaire. De 1790 à 1792, j'ai fait deux campagnes contre les nègres en Amérique. Depuis cette dernière époque jusqu'à ce jour, j'ai continué mes services en Europe. Je ne croyais pas, après 16 années de grade d'officier, une conduite, j'ose m'en flatter, sans reproche, un goût et une étude particulière de l'état militaire, je ne croyais pas, dis-je, devoir m'attendre à l'humiliation que je reçois aujourd'hui.

Ancestramil

Je vous prie, mon général, d'excuser ma franchise ; élevé par de vieux militaires, je n'ai point appris l'art de dissimuler. »
Salut et respect
Lamorendière

Lettre du commandant Marin – le capitaine Bulard

A la même époque, le commandant Marin écrivait également directement au général de division pour lui recommander un officier de son bataillon :

Le Caire, le 17 floréal a VIII, Marin, chef de bataillon, au général de division Régnier

« Citoyen général,
« La conférence que j'ai eu hier avec le général de brigade Delegorgue à mon retour à la demi-brigade et l'aveu qu'il m'a fait des avancements et récompenses qu'il attendait pour plusieurs officiers à moi cités, me font craindre qu'on ait omis le citoyen **BULARD**, capitaine des grenadiers qui fut chargé de l'attaque du village près le poste des Victoires, de celles des retranchements dans la journée du 28 germinal, sous les ordres du général Robin. Il fut encore employé le 29 au soir. Il s'empara avec sa compagnie seule de toutes les positions en ville où l'ennemi s'était retranché, et sut s'y maintenir. Cet officier a fait preuve de courage et de quelques talents militaires dans plusieurs circonstances, notamment dans la retraite qu'il fit de Mansourah à Damiette ; assailli par plus de 3 000 hommes, partie arabes, partie paysans, il sut, avec 60 hommes, s'ouvrir un passage, soustraire à ces barbares dix blessés qu'il eut, et malgré leur acharnement à le poursuivre l'espace de 12 lieues, se rendre à Damiette en suivant ces dix malheureux. »
Il joint à ces faits militaires des qualités estimables, une conduite régulière et la moralité la plus éprouvée. Son zèle pour la discipline et l'amour des devoirs est des plus grands. Cet officier de 7 ans de grade de capitaine, ayant toujours servi à la satisfaction de ses chefs, me parait bien propre, sans être très lettré au commandement d'un bataillon ; j'oserai même vous dire, mon général, que j'ai peine à imaginer les motifs de préférence qui peuvent prévaloir en faveur d'un autre dans les demi-brigades.
« Je croirai avoir beaucoup fait, si ce que j'ai l'honneur de vous faire connaitre de ce militaire peut bien valoir quelques avantages. »
Salut et respect
Marin

Assassinat de Kléber
6 messidor an VIII (24 juin 1800)
Menou, général en chef

Après avoir fait partie de l'escorte de l'armée turque jusqu'à Salheyeh, la 13e demi-brigade avait repris ses cantonnements au Caire.
Le 5 prairial (24 mai), elle est à Belbeis et au Caire ; elle comprend :

Officiers	
En état d'entrer en campagne	16
Dépôt	20

Détaché	36
Total	72

Hommes de troupe

En état d'entrer en campagne	178
Hors d'état	14
Dépôt	165
Hôpitaux	21
Détachés en contributions	576
Prisonniers	25
Total : officiers compris	1 051

(Situations officielles)

Le 6 messidor, le général en chef Kléber est assassiné par un musulman fanatique, SOLIMAN, est remplacé par le général Menou, le plus ancien divisionnaire de l'armée. Le général Régnier est nommé président de la commission qui doit juger l'assassin de Kléber. La 13e demi-brigade fait partie du cortège funèbre.

Les derniers mois de l'an VIII et les premiers de l'an IX ne présentent aucun fait saillant. L'armée d'occupation d'Egypte vit tranquillement au milieu de sa conquête. Pendant cette période les situations officielles accusent les chiffres suivants :

Situation au 10 thermidor an WIII (29 juillet)

13e (division Régnier)	Officiers 62
	Troupe 863
Malades et convalescents aux casernes du Caire	
	Officiers 8
	Troupe 115
Au 14 thermidor	61 officiers – 779 hommes
Au 22 thermidor	62 officiers – 849 hommes
Au 2 fructidor	62 officiers – 838 hommes

Au 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800)

13e 1re division (Division Régnier, brigade BANDOT)

1er bataillon à Salheyeh	Officiers – 29
	Troupe – 237
2e bataillon au Caire	Officiers – 21
	Troupe – 186

Ancestrami

3e bataillon à Salheyeh	Officiers – 19 Troupe - 283
Soit en tout	69 officiers 706 hommes de troupe

Le 1er nivôse an IX (22 décembre 1800), la 13e compte 67 officiers et 986 soldats présents sous les armes.
Le 20 pluviôse an IX (9 février 1801), la 13e (Régnier, brigade Bandot) a ses bataillons au Caire et compte 53 officiers présents en état d'entrer en campagne, 676 hommes de troupe.

L'effectif total est de	66 officiers 1014 hommes de troupe

Comme nous l'avons dit plus haut, la fin de l'an VIII et le début de l'an IX n'offre aucun incident digne d'être cité. Citons seulement une lettre et un ordre du jour élogieux.

Lettre du colonel Higonet de la 85e
Le grenadier Fontaine

24 fructidor an VIII

Le chef de la 85e demi-brigade Higonet, au général en chef.

« Mon général,
« Mon devoir et plus encore la reconnaissance me font une loi de vous instruire d'un trait qui fait tout à la fois l'éloge de l'intrépidité de du bon cœur d'un grenadier de la 13e demi-brigade.
« Nous étions déjà dans les retranchements d'Héliopolis quand, au fort de la mêlée, je fus assailli par un Turc d'une stature et d'une force peu communes. Cet homme fondant sur moi comme un forcené, me portait une grêle de coups dont le moindre m'eut pourfendu si je ne l'eusse évité. Cependant, affaibli par une blessure reçue au commencement de la bataille, j'allais succomber lorsque **FONTAINE Nicolas**, grenadier à la 13e demi-brigade, méprisant les coups de deux Turcs qui le serraient, vint me tirer du danger en tuant celui que me serrait si vivement. Mon général, je n'ai peu reconnaître que faiblement ce service signalé ; mais je sollicite pour ce grenadier la reconnaissance du gouvernement que vous représentez. »
Salut et respect
Higonet

Ordre du jour du général en chef
Le grenadier Vaucher

Le 5 brumaire an IX (27 octobre 1800), le général en chef Menou fit un ordre du jour en faveur d'un simple soldat.

Archives Tramil

Ordre du jour
5 brumaire an IX

« Soldats ! que les ministres anglais qui ont l'audace ou pour mieux dire la folie d'insulter l'armée d'Orient dans leurs diatribes parlementaires viennent en Egypte ; ils y recevront des leçons de vertu et de moralité.
« A la prise de Jaffa, **VAUCHER**, grenadier à la 13e demi-brigade, enlève deux drapeaux turc au bastion Saint-Georges ; il fait en même temps un butin considérable d'objets précieux. Le citoyen Blaise **MARTIN**, vice consul à Jaffa, **Baptiste Noël FOURMILLIER, François INGELFRET** fils et **Vincent REY,** tous négociants français et Jean Baptiste Santi **LHOMACO**, drogman au service de la République Française, étaient enfermés dans une maison par ordre du gouvernement turc ; ils couraient de grands risques. Ils aperçoivent le grenadier Vaucher ; ils l'appellent à leurs secours. Ce brave et vertueux soldat abandonne son butin, garde seulement ses drapeaux, vole à leurs secours et ne leur demande pour toute récompense, en leur confiant les drapeaux, qu'un certificat de sa conduite ; il aperçoit ensuite un de ses camarades et l'appelle pour l'aider à garder les ci-dessus dénommés, sans songer en aucune manière au butin qu'il avait abandonné et à celui qu'il aurait pu faire.
« Vaucher, je vous accorde, au nom de la République, un sabre monté en vermeil. Le général en chef de l'Etat-major général est chargé de l'exécution du présent ordre.

Sur le sabre sera gravé :

La République reconnaissante
Au brave et vertueux Vaucher

Vaucher a été blessé à la prise d'Alexandrie et dernièrement à la bataille d'Héliopolis en sautant dans les retranchements ennemis.

Un exemplaire de l'ordre du jour sera adressé directement au grenadier Vaucher.
Le général en chef
Menou

Bataille d'Aboukir
30 ventôse an IX

La 13e ne devait pas rester longtemps sans combattre. Le 10 ventôse, la flotte anglaise, forte de plus de 200 voiles parut devant Alexandrie ; elle s'arrêta devant les deux ports et le soir se dirigea sur Aboukir où elle mouilla à l'endroit même où s'était arrêté l'amiral Brueys. Les jours suivants, la mer fut si mauvaise que tout débarquement fut impossible.
Le 18 ventôse an IX (8 mars 1801), 6 000 Anglais, avant-garde de l'armée forte d'environ 20 000 hommes descendirent à terre et s'installèrent dans la presqu'île. Le général Friant qui tenait garnison à Alexandrie se porta à leur rencontre avec toutes les troupes disponibles (3 bataillons de la 75e, 3 bataillons de la 61e… en tout 1 600 hommes). La disproportion des forces était trop grande. Il ne put déposter l'ennemi dont l'armée tout entière, débarquant dans la journée, vint investir le fort d'Aboukir et il dut ordonner la retraite.
Le général Menou avait appris, le 14 ventôse dans la journée, l'apparition de la flotte anglaise devant Alexandrie. Il supposa que ce n'était qu'une démonstration et que l'attaque principale

Ancestrami

serait faite par l'armée du grand vizir alors ou à peu près réorganisée et aurait lieu par la mer Rouge, la Syrie et Damiette. Il fit partir la division Régnier avec les 13e et 85e pour prendre position à Salheyeh, le général Rampon pour Damiette, etc… etc… et attendit avec la réserve, au Caire, les nouvelles ultérieures de l'ennemi pour prendre un parti définitif.
Le 21 au soir, il connut le débarquement de l'armée anglaise et la retraite de Friant. Des courriers furent envoyés dans toutes les directions pour rappeler le détachement dont une partie put rejoindre à temps, et on se porta au-devant de l'ennemi. Le général Menou arriva le 25 à Rahmanich avec les troupes qu'il avait pu concentrer et partit le 26 pour Alexandrie où il arriva le 29. Le fort d'Aboukir, canonné depuis 7 jours, avait capitulé l'avant-veille.
Le 30 ventôse, à 3 heures du matin, toute l'armée se mit en mouvement et vint se former dans la plaine qui était en avant de son camp, vis-à-vis les Anglais. Le général français n'avait pu réunir que 12 000 hommes ; l'armée anglaise comptait plus de 15 000 combattants et était supérieure en artillerie.
Le combat s'engagera par le régiment de dromadaires qui, passant par Bedah, surprit une redoute, y fit quelques prisonniers et attira l'attention de l'ennemi de ce côté. A ce signal toutes les divisions s'ébranlèrent. Les brigades **VALENTIN** et **SILLY**, la colonne **RAMPON**, les troupes de **d'ESTAING** et **d'EPPLER** viennent se briser contre la résistance des Anglais. Le général Régnier, qui formait la droite et attendait pour attaquer l'issue des mouvements de la gauche et du centre, instruit de l'échec de ces deux divisions, résolut de marcher à leurs secours…. Et il se porte en ligne, laissant en arrière la 13e (sous les ordres du général Damas) pour garder les communications avec le lac Madré et occuper la gauche de l'ennemi en poussant des tirailleurs vers le canal…. Il était encore possible de ressaisir la victoire. Une faute du général en chef compromit tout. Menou fit charger à fond la cavalerie privée de tout soutien d'infanterie. Après des prodiges de valeur, nos dragons succombèrent presque tous… C'en était fait, la bataille était irrémédiablement perdue et l'Egypte avec elle. » (Extrait de Jomini – Histoire critique et militaire des guerres de la révolution.)
Vers le soir, les munitions de l'artillerie étant épuisées, le général Menou se détermina à ordonner la retraite qui se fit dans le plus grand ordre. L'ennemi ne poursuivit pas, et l'armée reprit vers le matin la position qu'elle occupait la veille sur les hauteurs en avant d'Alexandrie. » (Theviotte)

Combat de Rahmanich
10 floréal an IX (9 mai 1801)

Après la bataille d'Aboukir, appelée souvent la bataille de Canope, l'armée française s'immobilisa pendant quelques jours, se retranchant dans ses positions. Quinze jours après la bataille du 30 ventôse, les Anglais s'emparèrent de Rosette, et les 300 Français qui étaient dans cette ville durent se retirer sans opposer de résistance.
Le 24 germinal, le général Lagrange reçut l'ordre de partir avec le 4e léger et la 13e reprendre Rosette si cela était possible ou tout au moins couvrir Rahmanich, point très important à cause des magasins de l'armée qui s'y trouvaient.
En arrivant à Rahmanich le 26 à 7 heures du soir, il s'aperçut que la ville avait été évacuée par la troupe française qui y tenait garnison.
Le 27, il se mit en marche avec ses deux demi-brigades dans la direction de Rosette et prit position à Elaf.
Le 29, le général Lagrange jugea par une reconnaissance qu'il lui était fort difficile d'attaquer l'ennemi et, en supposant qu'il le forçât à abandonner la position qu'il occupait à 3 lieues en

avant de Rosette et à se replier sur cette ville, il lui serait impossible d'en déloger les Turcs. Il résolut donc d'attendre dans sa position, toute mauvaise qu'elle fût.
L'ennemi parut le 15 floréal et se campa à 2 lieues en avant de la position des Français. Le Nil était couvert de chaloupes canonnières. Un corps d'Osmanlis et d'Anglais pénétra en même temps dans le delta, et vint s'emparer de Fonch. La pression de cette ville par l'ennemi, ôtant aux Français tous les moyens de transport par eau, les obligeant à se retirer sur Rahmaniech, ce qu'ils firent le 18.
Le 19, au lever du soleil, l'armée ennemie déboucha sur plusieurs points. Le général Lagrange fit des préparatifs. Une fois encore, la 13e allait combattre.
L'action commença par une fusillade assez vive entre une colonne ennemie et 5 compagnies tirées des demi-brigades. Pendant deux heures on se battit sans que l'ennemi parvint à déloger les grenadiers.
Le reste de la journée se passa en de vives canonnades et en fusillades assez soutenues. Tout à coup, les 6 à 7 000 Turcs qui formaient la gauche de l'ennemi fondirent avec impétuosité et en poussant des cris affreux sur une centaine de nos tirailleurs. Ils furent bien vite arrêtés par un détachement de la 13e qui, s'élançant à son tour sur ces Turcs, les chassa et les mit dans une déroute complète, après en avoir fait un horrible carnage.
Le chef de bataillon Lamorendière de la 13e demi-brigade, qui commandait les tirailleurs, se conduisit avec beaucoup de bravoure et d'intelligences (Theviotte)
Le projet bien marqué de l'ennemi était de cerner la division française et empêcher sa retraite sur le Caire ; les communications avec Alexandrie étaient déjà interceptées, les Anglais ayant coupé les digues. Le général Lagrange, malgré tous ses petits succès, jugea que sa position était trop mauvaise pour être défendue contre des forces quadruples des siennes et résolut de quitter Rahmanich et de se rabattre sur le Caire pour rejoindre le corps du général Belliard qui n'avait point pris part à la bataille d'Aboukir.

Rentrée de la 13e au Caire
Extrait de l'ordre du jour du 29 floréal

Il arriva le 23 floréal dans la matinée et se concentra avec le général Belliard pour opérer contre l'armée du grand vizir.
On laissa aux troupes une journée de repos et l'armée s'ébranla le 25 pour coucher le soir à El Menchych. La journée du 26 se passa à tirailler avec l'ennemi. Le général français, voyant sa petite armée presque entourée par de nombreuses colonnes se décida à rétrograder au Caire où il arriva le 27.
Le 29, le général en chef fit paraître un ordre du jour dont voici un extrait qui a surtout trait au combat de Rahmanich.

Extrait de l'ordre du jour du 29 floréal an IX (19 mai 1801)

Le 19 floréal au soir, après le soleil couché, la gauche de l'ennemi, composée d'Osmonlis et de quelques bataillons anglais, crut pouvoir, en filant le long du Nil nous attaquer dans nos retranchement. Les Osmanlis s'y jetèrent avec leurs cris accoutumés ; on les laissa approcher à bonne portée ; alors la 13e demi-brigade soutenue de plusieurs détachements des autres demi-brigades se jeta à la baïonnette au bout du fusil sur la colonne ennemie dont ainsi que le mande textuellement le général Lagrange, on fit un carnage effroyable ; 1 000 à 1 200 ennemis ont été tués.

Le général Lagrange fait l'éloge de toutes les troupes qu'il commandait. Il faudrait les nommer toutes pour payer le tribut de reconnaissance qui leur est dû ainsi qu'aux généraux d'infanterie et de cavalerie et les chefs de corps.
« Soldats ! rappelez-vous sans cesse que l'armée d'Orient est composée d'une partie des hommes, qui, soit en Italie, soit en Allemagne, ouvrirent à la République cette magnifique carrière de triomphes que nos armées ont parcouru avec tant de gloire. L'univers entier vous contemple, et votre réputation est un bien que jamais vous ne perdrez. Je ne cesserai jamais de vous parler le même langage et toujours vous l'entendrez, car c'est l'honneur et l'amour de la patrie qui dirige vos actions. »
Menou

Convention du Caire
9 messidor an IX (27 juin 1801)

A sa rentrée au Caire, le corps du général Belliard fut occupé à remettre en état les fortifications, à finir les ouvrages commencés, etc… On craignait à chaque instant une attaque de toutes les forces alliées ; en effet, les Anglo-Turcs s'avançaient et le 19 prairial, ils vinrent au nombre d'environ 35 000 camper à trois lieues du Caire. Un mois s'écoula en préparatifs d'attaque ou de défense ; mais aucune action sérieuse ne fut engagée et le 9 messidor an IX, le général Belliard entouré d'une population hostile, presque sans vivres, sans nouvelles de Menou, voyant son armée décimée par la peste fit une convention aux termes de laquelle toutes les troupes du Caire devaient partir pour Aboukir et évacuer l'Egypte.
Semblable convention fut signée par Menou pour le restant de l'armée, le 13 fructidor.
Le général Delegorgue, ancien chef de brigade de la 13e, fut chargé de porter au général Bonaparte, premier consul de la République Française, la capitulation faite pour l'évacuation de l'Egypte.
Sa lettre d'introduction était ainsi conçue :

Citoyen général,
« Je charge de cette lettre le général de brigade Delegorgue, anciennement chef de la 13e demi-brigade et qui est un des plus braves officiers que la République puisse avoir à son service. Je le connais particulièrement depuis notre arrivée en Egypte. Il monta avec moi à l'assaut d'Alexandrie, et depuis cette époque, il n'a cessé de se montre sous les rapports les plus avantageux.
Salut et respect
Menou

Evacuation de d'Egypte
Rentrée en France

Le rôle guerrier de la 13e demi-brigade en Egypte finit avec la convention du Caire.
Au milieu de messidor nous la trouvons à Giseh. Elle fait toujours partie de la division Lagrange et compte 67 officiers (59 sous les armes), 979 hommes de troupe (630 sous les armes).
Elle arrive à Rosette le 9 thermidor et dans le tableau des troupes embarquées à Aboukir, le 13 thermidor an IX (1er août 1801) nous lisons :
13e (brigade Morand) 59 officiers – 678 hommes de troupe.
(Les nombres sont ceux de l'effectif total)

La 13e demi-brigade fut embarquée sur les transports le *John*, *l'Apollon*, la *Minerve* et le *Barch*. Après 68 jours de traversée, le besoin de vivres et d'eau lui donna l'occasion de relâcher en vue de Malte où elle s'était signalée en quittant la France. Les bâtiments de transport étant mal équipés et obligés de voyager isolément n'arrivaient qu'à de longs intervalles. Les troupes firent quarantaine. La 13e occupa l'enclos neuf de lazaret de Marseille.

Son effectif était à ce moment de :

Présents :
Officiers 66
Hommes de troupe 881

Absents (devant rejoindre en quarantaine, etc)
Officiers
Hommes de troupe } 39
(Situation de l'armée d'Orient à la rentrée en France dans le 1er trimestre de l'an IX.)

Le 23 brumaire an X (14 novembre 1801), à l'expiration de sa quarantaine, la 13e demi-brigade reçut l'ordre de se rendre à Draguignan.
Le 8 nivôse, enfin, elle fut dirigée sur Nîmes, ville qui lui était fixée comme garnison définitive. Elle y arriva le 18 (7 janvier 1802).

La 13e avait perdu dans le courant de la campagne, sur 102 officiers et 2 752 sous-officiers et soldats qui y avaient successivement paru, 56 officiers tués, morts ou estropiés et 1484 hommes.

———

BATAILLON COMPLEMENTAIRE

Pendant que la 13e demi-brigade se couvre de gloire sur les bords du Nil, le dépôt resté en France ne reste pas inactif.
Bonaparte, premier consul, se prépare à écraser la coalition, tandis que moreau s'avance sur le Danube, que Masséna résiste héroïquement à Gênes ; il crée une armée de réserve destinée à opérer avec lui en Italie. 14 bataillons complémentaires, tirés des dépôts des demi-brigades de l'armée d'Orient, doivent former une de ses divisions sous les ordres du général **CHABRAN**.
Le dépôt de la 13e est porté à Cluny ; le bataillon complémentaire forme avec ceux des 25e et 85e (1514 hommes), la 1re demi-brigade de la 1re brigade (24 avril 1800).
La division Chabran est cantonnée sur le territoire de la 18e division militaire ; elle se concentre à Chambéry (3 500 hommes), franchit les Alpes au passage du petit St-Bernard aux pris des plus grands efforts, au milieu de difficultés inouïes, arrive à Aoste (27 mais) pour prendre part au blocus du fort de Bard.
Le fort de Bard se rend le 1er juin, la division Chabran surveille la rive droite du Pô, de Chivano à la Sesia.

Ancestramil

Elle n'assiste pas à la bataille de Marengo et occupe le 20 juin les places de Tortone et Alexandrie.
Le dépôt du 13e est transféré de Cluny à Chambéry (18 juin). Pendant l'armistice d'Alexandrie, l'armée d'Italie, sous les ordres de Masséna, reçoit une nouvelle organisation.
La demi-brigade dont le bataillon du 13e fait partie, prend le nom de 1re provisoire ; elle fait partie de la droite de l'armée sous les ordres du général **DUPONT**, division **MONNIER**, brigade **CALVIN**, colonel **GASPARD** ;

Le général **BRUNE** remplace Masséna.
La demi-brigade prend part à l'expédition de Toscane (octobre 1800) et assiste au combat d'Arizzo.
Le 19 décembre, elle passe à la division d'avant-garde, général **DELMAS**, brigade **LAPISSE** ; le 20 décembre, elle combat à Lonato ; le 27, à Mozembano où elle se distingue, le colonel Gaspard a un bras emporté. « La brigade Lapisse enlève plusieurs positions fortifiées que les troupes de **ROUSSEAU** défendirent avec bravoure. La cavalerie impériale tenta de l'entamer ; elle fut accueillie de manière à n'y pas revenir » (Jomini).
Dans le cours de la campagne, la 1re provisoire se fait encore remarquer au combat de Gua (7 janvier 1801) et spécialement à celui d'Arméolo (7 janvier) qui précéda l'armistice de Trévise.
Le bataillon complémentaire rejoignit la 13e demi-brigade à sa rentrée d'Egypte.
En mai 1802, la 13e demi-brigade se rend à Metz où elle arrive le 23 messidor.
De 1802 à 1805, elle reste à Metz et dans les divisions environnantes, à la flottille du Hâvre, puis à l'armée de réserve.

Par décret des consuls du 24 septembre 1803, elle prend le nom de 13e régiment d'infanterie de ligne.

****

Ancestrami